38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 32 8-15 SEPTEMBRE 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète . . . . 18 fr.	ÉTRANGER	Édition complète . . . . 20 fr. 50
	Édition partielle . . . . 12 fr.		Édition partielle . . . . 14 fr. 50

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. DEBROAS, 48, rue de Clichy, Paris 9e

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Victor Hugo spirite, 497. — II. Hugo après 1870, 501. — III. Une page de Satan, 501. — IV. Hugo et l'amour romantique, 502. — V. Sainte-Beuve, 504. — VI. Charles Baudelaire, 507. — VII. Lamartine, 511. — VIII. Le général Leman, 511.

Liturgie. — Le conopée peut-il être en soie jaune imitant le drap d'or ? 512.

PRÉDICATION

Pour la fête du Saint Rosaire. — Le Rosaire nous prêche la confiance, 385.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — I. Le peuple juif ou le peuple de Dieu, 386. — II. Les premières maisons chrétiennes, 388.

Varia. — Allocution d'adieux à une paroisse, 389. — Sermon d'entrée dans une paroisse, 391. — Allocution d'un nouveau curé, 392.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXXVI. Prédiction de la ruine du Temple, 393. — XXXVII. La ruine de Jérusalem, 395.

Avis paroissiaux. — « Je suis libre penseur ! » 396.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LV. La force chrétienne : la fidélité à la loi du travail, 398.

Si vous connaissiez

la *Petite Histoire de ma Religion*, vous l'adopteriez très probablement comme manuel. Voyez donc les conditions de vente, 1re page de la couverture du 18 août. — Sur demande, nous pouvons fournir l'*édition complète* en 2 brochures au lieu d'une, sans augmentation de prix ; la 1re brochure comprend l'Histoire Sainte, la 2e l'Histoire de l'Eglise.

PETIT COURRIER

Q. — L'Eglise nous permet de suivre à l'occasion différentes heures : légale, commune, solaire. Comment l'entendre ? Quelques confrères soutiennent qu'on peut suivre successivement l'une et l'autre de ces heures, selon qu'on y trouve son avantage.

R. — Voyez l'étude détaillée que nous avons donnée au no 26 de la *Doctrine* de 1920, p. 407. A si brève distance, il nous est difficile d'y revenir. Si vous n'avez pas ce no, nos bureaux pourront vous le fournir (0 f. 50 franco).

Q. — Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire lire à un jeune homme ou à une jeune personne incertains sur l'orientation à donner à leur vie ?

R. — Pour jeune homme, *Le choix d'une carrière ;* pour jeune fille, *Le choix d'un état de vie;* chaque opuscule, par le P. Joseph Rousseau, S. J., porte en sous-titre : « Comment connaître ma vocation ; » 22 p. in-18, jadis à 0 f. 60 franco, Paris, Beauchesne.

Q. — 1° Où trouver des Christs pour calvaires de mission, hauteur 1 m. à 1 m. 50 ?
2° Une *Vie* de S. Didier ou Dizier, évêque de Langres et martyr ?

R. — Ad I. A la Société des Etablissements A. Durenne, 26, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris ; — ou à la Société du Val d'Osne, 58, boulev. Voltaire, Paris.

Ad II. Treize pages dans Caillet, *Vie des Saints du diocèse de Langres*, in-12 de 530 p., franco 4 f., chez Giraux, libraire à Langres. — Une *Vie* par Aug. Canron, in-18 de 108 p., a paru chez Aubanel, Avignon, en 1862.

Q. — L'*Ami du Clergé* voudrait-il me dire ce qu'il pense de l'affaire du Christ de Limpias ?

R. — Limpias est un gros bourg espagnol d'environ 1300 habitants, prov. de Santander, district de Laredo, sur le golfe de Biscaye. C'est le 30 mars 1919 que commencèrent les phénomènes merveilleux observés sur le Christ de l'Agonie qui surmonte le maître-autel de l'église. Un procès cano-

nique sur ces événements (qui attirent les foules) a été ouvert à la Curie épiscopale de Santander le 18 juillet 1920; il ne reste qu'à en attendre l'issue. — Et en attendant, vous pourrez lire l'ouvrage dont nous avons parlé sur la couverture du 5 mai dernier, p. 74.

Q. — Les Conférences à des jeunes filles parues dans votre *Prédication* en 1902 et en 1905 sont-elles réunies dans un volume?
Sinon, comment en devenir possesseur?

R. — Non, les 22 Entretiens à des jeunes filles sur *la Journée chrétienne* parus dans la *Prédication* de 1902 n'ont pas été mis en volume. Mais vous pouvez acheter cette année-là à nos bureaux : vous ne la paierez que 8 f. (plus le port), et en plus des 22 Entretiens vous y trouverez encore quantité d'autres sujets intéressants.

Par contre, les 23 Entretiens de 1905 sur *La Chambre de la jeune fille* ont été réunis en 1 vol. qui se vend à nos bureaux 2 f. 75 franco.

Vers l'Amour de Dieu. *Cantiques du voyage*, par L. Perroy, S. J. — In-12 de 232 p., 6 f. — Paris, Lethielleux.

Ceci est à l'adresse des âmes qui tendent à la perfection. Mais, pour les âmes généreuses, c'est un très beau livre. Il ne ressemble pas à d'autres; il rappelle, par sa structure, S. Jean de la Croix. Dix Cantiques, chacun de 3 ou 4 pages, et de fort belle et forte poésie d'ailleurs; chaque Cantique suivi d'un ou deux « Commentaires. » Les dix Cantiques sont : le Cantique 1° de la Volonté, 2° du Sceau, 3° de la Perte de soi-même, 4° du Roi, 5° de l'Amour intraitable, 6° de la Pitié, 7° du Départ, 8° du Mendiant, 9° de la Demeure, 10° du Salut. Ces titres indiquent le sujet des « Commentaires, » qui sont chacun d'une dizaine de pages aussi embrasées que solides et fourniront le thème d'excellentes méditations ou Instructions.

Sur le sentier de la guerre, par le P. de Bélinay, S. J. — In-8 couronne de VIII-250 p., 9 f. — Paris, Beauchesne.

Le P. de Bélinay, lieutenant de cavalerie de réserve au moment de la mobilisation, était, à la fin de la guerre, commandant de chasseurs à pied. Il publie ses notes, une trentaine de récits, de tableaux, de méditations aussi. Il dit ce qu'il a vu. Ce qu'il a vu lui semble souvent jeu d'enfants auprès d'épisodes qu'il a entendu raconter autour de lui. Mais il se sent incapable de dire ce qu'il n'a pas vu. Il pense que ses pages donneront de la guerre une idée exacte mais modérée. Il s'est efforcé de maintenir l'expression « un peu au-dessous du réel » : le genre, au front, a toujours été de dire et de faire de la façon la plus simple : « Un journaliste lâché pendant 24 heures dans nos lignes employait plus de grands mots (du type : inconcevable, inimaginable, inouï...) que tous les combattants du secteur en six mois. C'est à la simplicité qu'on reconnaîtra, dans les récits de guerre, les sincères d'avec la littérature, les emballements à distance, ou l'exploitation au profit d'une politique. » La vraie littérature, c'est de n'en point faire. La vraie éloquence se moque de l'éloquence. Ces pages en sont une nouvelle preuve. Elles feront du bien partout.

L'Ame de l'Irlande, par le P. X. Moisant, S. J. — In-12 de 164 p., 6 f. — Paris, Beauchesne.

L'autre jour, en réponse à une demande de renseignements sur la question irlandaise, nous rappelions les deux brochures publiées l'an dernier par le P. Moisant, *Pour comprendre l'Irlande*, et *La Fortune de l'Irlande*; et nous annoncions que du même auteur se préparait un nouvel ouvrage, *L'Ame de l'Irlande*. Voilà qui est fait, et magnifiquement fait, comme seul pouvait le faire un prêtre qui, en toutes questions, dans les questions politiques comme dans les autres, envisage d'abord les âmes, « l'âme. » On accuse les Irlandais d'être incapables d'union, de cohésion : lire, dans le P. Moisant, l'histoire des élections législatives de décemb. 1918, des élections municipales de janvier 1920, des élections de Comtés de juin 1920. — On les accuse d'être asservis à Rome : ils n'ont jamais demandé à Rome ni appui matériel ni direction politique, et c'est l'Angleterre qui maintes fois, ouvertement ou discrètement, a pressé l'autorité romaine de refréner le patriotisme irlandais et d'user de son influence pour rallier l'Irlande à la suzeraineté anglaise. — L'Irlande « criminelle »? Oui, si « on qualifie crimes ou délits des actes qu'il faut ainsi nommer, en effet, si la République Irlandaise n'est pas, de droit, un Etat, mais qui, dans l'hypothèse contraire, émanent régulièrement de l'un ou l'autre des trois pouvoirs que possède toute autorité nationale. » — Etc., etc.

« Quand on interroge l'âme de l'Irlande, on reçoit toujours la même réponse. De sa vie religieuse et de sa vie politique, de son histoire économique et de sa littérature, de son présent et de son passé, revient toujours, avec des alternances d'apaisement et de recrudescence, le monotone et douloureux écho de ses revendications... Il semble que, à la tradition celtique s'ajoute, chez un peuple tout pénétré de catholicisme, cette loi du sacrement de mariage qui condamne les alliances imposées par la force. Les nations ne sont-elles pas aussi des personnes, et doit-on leur mesurer le respect en raison de leur puissance? »

Œuvres pastorales de Mgr Emard, premier évêque de Valleyfield. *Tome I (1892-1900)*. — In-8 de XXI-348 p., 12 f. — Paris, Téqui.

Le diocèse de Valleyfield a été érigé en 1892. Léon XIII, pour le former, a détaché cinq comtés de l'archidiocèse de Montréal (érigé lui-même en archevêché en 1886), et il en a pris le premier titulaire à Montréal même, Mgr Emard, chancelier de l'Archevêché. Ce Ier volume de ses Œuvres pastorales va de 1892 à 1900. Il est fort intéressant. On y suit l'organisation d'un nouveau diocèse en ce pays de liberté. Organisation conduite par un homme éminemment pratique. Circulaires rapides à son clergé, toutes accompagnées d'un Sommaire. Série de Mandements et Lettres pastorales sur l'Eglise, l'éducation, la Communion des Saints, le Devoir électoral, la Consécration au S. Cœur, etc. : beaux modèles d'éloquence chrétienne, et américaine par-dessus le marché, réalisant cet idéal que je ne sais plus quel Américain fixait aux orateurs : « Dire ce qu'on a à dire, — et puis se taire. »

Le Contenu de la Morale, par L. Rouzic, aumônier « Rue des Postes. » — Deux opuscules in-32 de 190 et 212 p., à 2 f. l'un. — Paris, Lethielleux.

M. Rouzic donne une nouvelle Suite à la série de ses opuscules in-32 qui, avec leurs pages toutes encadrées de rouge, sont des bijoux d'exécution typographique, et dont le contenu est à la fois si solide et si distingué. C'est spécialement pour la jeunesse cultivée de 15 à 20 ans qu'il écrit, comme l'y invitent ses fonctions d'aumônier de notre célèbre Ecole préparatoire aux Grandes Ecoles (St-Cyr, Polytechnique, Centrale, etc.).

Ce *Contenu de la Morale*, c'est 1° les bases de la morale : comment l'action s'appuie sur la pensée, l'éthique sur la métaphysique, la morale sur le dogme; 2° la Morale évangélique : prédication de Jésus; 3° les Conseils évangéliques, leur objet, leur ordre de valeur, leur hiérarchie; — puis, au t. II, il nous dit nos devoirs à l'égard de Dieu, du prochain, de nous-mêmes, la solidarité entre les fautes commises envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, les différentes formes du péché (pensée, désir, jugement, parole, action, omission). Sujets qui n'ont rien de neuf, mais que M. Rouzic présente sous un vêtement neuf; sujets immenses, mais sur lesquels il nous ouvre toujours, en peu de mots, des vues saisissantes.

38e ANNÉE (4e SÉRIE) N° 32 15 SEPTEMBRE 1921

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT	A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*	Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
FONDATEUR	DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Victor Hugo spirite. — II. Hugo après 1870. — III. Une page de Satan. — IV. Hugo et l'amour romantique. — V. Sainte-Beuve. — VI. Charles Baudelaire. — VII. Lamartine. — VIII. Le général Leman.

I. — Dans l'œuvre des trente dernières années de Victor Hugo († 22 mai 1885), les traces de détraquement cérébral abondent. On les met communément au compte de l'orgueil. Et l'on n'a pas tort : l'orgueil de Hugo fut de taille à expliquer tous les détraquements imaginables. Mais, à cet orgueil colossal, extraordinaire, il y a une cause extraordinaire aussi, qui est le spiritisme.

Le *Correspondant*, à la veille de la guerre [1], avait publié une docte étude sur les premières expériences spirites de Hugo à Jersey. Les hugolâtres alors (il y en a encore, très peu) de crier que ce n'avait pu être, chez un tel génie, qu'une distraction, un amusement de salon : impossible d'admettre qu'il eût jamais prêté la moindre créance à de pareilles histoires... Depuis, nous avons eu le beau travail de M. Maurice Souriau (professeur à l'Université de Caen) sur « *Les vraies* CONTEMPLATIONS : *l'inspiratrice, la chronologie de la composition (Correspondant,* 10 et 25 août 1918), — et surtout la publication, par M. Barthou *(Revue des Deux Mondes,* 15 déc. 1918), des *Carnets de Victor Hugo,* carnets qui se réfèrent aux années 1856, 1857, 1861, 1871, 1872 et 1877 et qui nous montrent un Hugo septuagénaire plus spirite que jamais : les « esprits, » une fois qu'ils le tinrent, ne le lâchèrent plus [2].

[1] N° du 10 juillet 1914, article de M. l'abbé Grillet, prof. aux Facultés catholiques de Lyon, auteur d'une superbe thèse de doctorat ès lettres, *La Bible dans Victor Hugo* (Lyon, Vitte).

[2] Tout le monde sait le renouveau intense de faveur que retrouve le spiritisme depuis la guerre. Des journaux soi-disant graves ont fait écho à la nouvelle que le grand inventeur américain Edison mettait au point un instrument mécanique qui lui permettrait de faire communiquer les vivants avec les morts (octobre 1920). Voir *(Etudes,* 20 fév. 1921) article du P. Roure sur les communications que sir Oliver Lodge (l'éminent physicien, principal de l'Université de Birmingham) prétend avoir réalisées avec son fils Raymond (tué devant Ypres le 14 sept. 1915) et qu'il publie dans son livre *Raymond ou la Vie et la Mort,* édit. franç. abrégée, in-16 de 300 p., Payot. — Nous venons de voir aussi le succès de *Réincarné, Roman de l'au-delà,* par le Dr Lucien-Graux, qui prétend raconter une histoire véridique et dont on ne peut se défendre de penser qu'il a voulu mystifier ses contemporains. Farce ou non, son livre est, en tous cas, à proscrire.

Nos lecteurs se rappellent le décret du Saint-Office, du 24 avril 1917, qui interdit de prendre part à toutes manifestations spirites, « soit qu'on interroge les âmes ou les esprits, soit qu'on écoute les réponses faites, soit qu'on se contente d'observer, alors même qu'on protesterait tacitement ou expressément que l'on ne veut avoir aucune relation avec les esprits mauvais. » *(Ami* 1920, p. 352).

Hugo, proscrit après le coup d'Etat du 2 décembre 1851, se réfugie d'abord à Bruxelles (14 décembre). Il y publie *Napoléon le Petit,* et *Histoire d'un crime* (le « crime » du 2 décembre). La Belgique s'émeut, l'expulse à son tour (août 1852). Il part pour Londres, s'effraie du bruit de la violente capitale, s'enfuit, et accoste à Jersey : il y demeure trois ans, puis part pour Guernesey, où il se fixe (1855) pour jusqu'au 5 septembre 1870, date de sa rentrée à Paris.

En débarquant à Jersey, il tombe dans un milieu très épris de spiritisme ou tout au moins d'idées apparentées au spiritisme. Il y avait là toute une colonie étrangère, — plus de 300 réfugiés, — lie des révolutions qui en 1848 ont agité presque tous les peuples du continent. Gens peu intéressants, et qui se détestent cordialement. Hugo voit peu de monde ; mais il faut pourtant bien voir quelqu'un. Et parmi ses fréquentations, nous trouvons des saint-simoniens comme Pierre Leroux [1], qui admet l'immortalité de l'espèce humaine au moyen d'une série de renaissances personnelles et de réincarnations successives, — ou son disciple Philippe Faure, qui croit à la métempsycose (un des dogmes du spiritisme) et qui non seulement y croit, mais qui a gardé le souvenir de ses propres existences antérieures, qui se rappelle fort bien, par exemple, avoir assisté à la crucifixion de Jésus et décrit par le menu les émotions que ce spectacle lui a données, — ou Mme Engelson, une émigrée russe qui a suivi son mari en exil, où il est mort, mais qui cause journellement avec son esprit au moyen d'une aiguille qui se meut sur un pivot, au-dessus d'une planchette ronde portant à son pourtour les lettres de l'alphabet, — ou le futur communard Allix, qui a inventé « les escargots sympathiques, » — ou Pelleport, le futur gérant du *Rappel,* qui, plus éclectique dans sa pitié, s'attendrit indistinctement sur tous les êtres frêles, petits enfants, petits oiseaux, petites fleurs.

Et l'on remarque aussi que Hugo, qui a peu lu pendant sa vie, s'attache, ces années-là, à des ouvrages dont les titres sont bien suggestifs : Du Potel, *La Magie dévoilée ou la science occulte,* 1852 ; Eudes de M., *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques,* 1853 ; Alcide Morin, *Comment l'esprit vient aux tables, par un homme*

[1] Sur cet individu, voir *Ami* 1906, p. 1156 ; 1907, p. 117-8. On a débaptisé, pour lui faire une place à Paris, la rue qui portait le nom du Frère Philippe, le héros du siège de 1870, et qui s'appelle maintenant rue Pierre-Leroux, Paris VIIe. Sur le Frère Philippe, cf. *Ami* 1919, p. 1178.

qui n'a pas perdu l'esprit, 1853 ; Jean Reynaud, *Terre et Ciel;* Victor Hennequin (mort en pleine folie, en 1854, le cerveau détraqué par les tables tournantes), *Religion,* 1854; Alexandre Weil, *Les Mystères de la création,* 1855.

Ses premières expériences de spiritisme remontent à l'automne de 1853. Mme Emile de Girardin est venue passer dix jours à Jersey. Fervente spirite, elle sait l'art de faire tourner les tables et parler les guéridons, sans y entendre malice : elle est à peu près chrétienne, ou croit l'être (cf. *Ami* 1913, p. 860). Elle en parle le jour même de son arrivée (6 septembre), à dîner. Elle s'offre à faire une expérience. Mais Hugo, un ami de longue date pourtant, refuse d'y assister. Piquée au jeu, la dame, sans attendre la fin du repas, se lève au dessert et entraîne au salon l'un des convives, devant une table carrée. Mais ils ont beau lui imposer les mains et la tourmenter, elle reste muette et ne bouge non plus qu'un terme. C'est la faute de la table, bien sûr !... Aussi, pourquoi choisir une table carrée qui contrarie le fluide ? Les tables à quatre pieds ne marchent pas. Il faut à la dame un petit guéridon, comme à Paris, tout rond, avec un seul pied terminé par trois griffes. Le lendemain, elle trouve son affaire, dans un magasin de jouets d'enfants. Elle met la petite table sur la grande. Rien. La petite impertinente se refuse. Le surlendemain, silence toujours... La dame essaie de relancer quelques meubles en ville. Sans succès. Durant huit longs jours, elle entasse échecs sur échecs. Mortifiée, mais non découragée, elle réplique aux railleurs que « les esprits ne sont pas des chevaux de fiacre qui attendent le bon plaisir du client; ils sont libres et ne viennent qu'à leur heure. » Elle aurait pu ajouter qu'ils sont bien élevés et qu'ils donnent de cette bonne éducation une preuve en refusant de venir à une table où le maître de la maison est le premier à refuser de paraître.

En effet, dès que Hugo sera là, ils vont venir. Mme de Girardin, l'avant-veille de son départ, le prie de lui accorder, pour son adieu, une dernière tentative. Hugo accepte.

On impose les mains au guéridon. Pendant un quart d'heure, rien. Cinq minutes après, un imperceptible craquement du bois... Nouveau craquement; puis un léger tressaillement; puis presque une danse...! Et voici qu'enfin une des griffes du trépied se soulève. La dame demande : — « Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup. » Bruit sec : c'est la griffe qui retombe. — « Il y a quelqu'un, dit la dame; faites vos questions. » On pose toutes sortes de questions, auxquelles la table répond, à peu près... Soudain, elle semble s'impatienter de ces puérilités : elle refuse de répondre. Et cependant elle continue de s'agiter comme si elle avait quelque chose à dire. Son mouvement devient brusque, et volontaire comme un ordre : — « Est-ce toujours le même esprit qui est là ? » demande Mme de Girardin. La table frappe deux coups, ce qui, dans le langage convenu, signifie *Non.* — « Qui es-tu, toi ? »

Alors, dix lettres tombent dans l'attente émouvante, nettement frappées : L-é-o-p-o-l-d-i-n-e : le nom d'une morte, dit Vacquerie (qui était témoin, et témoin incrédule jusque-là), « le nom d'une morte, vivante dans tous ceux qui étaient là, » la jeune morte de Villequier, la fille de Hugo [1]... Une sorte d'angoisse, d'horreur surnaturelle, pèse sur l'assistance. Mme Hugo sanglote. Charles Hugo interroge sa sœur : — « Où es-tu ? Nous aimes-tu toujours ? Es-tu heureuse ? » La table répond à tout, ou répond qu'il lui est interdit de répondre. Finalement, elle prend congé, dit « Adieu, » et ne bouge plus...

Tout l'hiver suivant (1853-1854) ce seront des séances interminables de spiritisme. On y évoque toutes sortes de grands hommes, ceux surtout avec qui Hugo se sent en communion de génie, Eschyle, Shakespeare, Molière, Luther, Byron, Walter Scott, André Chénier. Et, chose remarquable et qui flatte énormément Hugo, ce sont toujours ses propres idées que ces grands disparus lui renvoient ! Tricherie ou diablerie, expliquez cela comme vous voudrez : la tricherie en tous cas, s'il n'y a que tricherie, est joliment au service du diable, qui sait comment prendre son Hugo.

On y évoque même des animaux fameux, la *Colombe de l'Arche, l'Anesse de Balaam* (qui suggère à Hugo la pièce intitulée : *Dieu invisible au philosophe)* ou le *Lion d'Androclès,* à qui Hugo lit gravement, le 14 mars 1854, la pièce qui porte ce titre (composée le 17 février précédent), afin que ledit lion y appose sa griffe approbatrice.

On y évoque même de pures abstractions : l'Idée, la Mort, le Drame, le Roman, la Poésie, la Critique, la Blague, qui viennent de l'au-delà confirmer les théories littéraires du maître.

On y évoque des anonymes, comme l'*Ombre du sépulcre* (alias la *Bouche d'ombre* des *Contem-*

[1] Noyée accidentellement dans la Seine, à Villequier, le 4 septembre 1843, avec son mari Charles Vacquerie. Elle avait à peine vingt ans, et était mariée depuis à peine six mois. Hugo était en voyage alors, et apprit son malheur quelques jours après, par hasard, en lisant un journal. Sa douleur fut immense. Il la chanta dans le poème intitulé *A Villequier*, où l'on perçoit de beaux accents de résignation chrétienne, d'espérance chrétienne :

...Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé.
Je viens à vous, Seigneur, confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites,
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent ;
Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament ;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement ;
Je conviens à genoux que vous seul, père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu !...
Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses :
L'autre plonge en la nuit d'un mystère effrayant...

Auguste Vacquerie, 1819-1895, frère de ce Charles dont nous venons de rappeler la fin tragique à Villequier. Romantique de la première heure, il s'attacha à la personne et aux œuvres de Hugo ; fonda, en 1869 (avec Charles et François-Victor Hugo et Paul Meurice), le *Rappel ;* fut plusieurs fois, sous l'Empire, l'objet de poursuites judiciaires et de condamnations (politiques); auteur de quelques comédies et drames aujourd'hui oubliés.

plations), ou cette *Dame blanche de l'Ile,* qui eut le don de dire au poète des choses si agréables que Mme Hugo en prit ombrage et bannit les esprits, — officiellement du moins ou pour un temps, car Hugo n'en démordra plus : M. Léon Daudet nous raconte les évocations des années de Guernesey, à Hauteville-House [1], et les *Carnets* publiés par M. Barthou vont nous montrer un Hugo ne cessant de vivre, après son retour d'exil, dans la familiarité des esprits.

Aussi cet hiver 1853-1854 marque, pour l'œuvre littéraire de Hugo, une date décisive, capitale, unique peut-être, dit M. Grillet : elle clôt et elle inaugure. Elle clôt la manière pittoresque, purement artiste, le lyrisme personnel, subjectif, des *Odes,* des *Feuilles d'automne,* des *Voix intérieures,* des premières *Contemplations (Autrefois),* et même des *Châtiments.* Et elle inaugure le lyrisme objectif, visionnaire, des dernières *Contemplations ;* celle notamment qui a pour titre *Ce que dit la Bouche d'Ombre* [2] et qui embrasse près de 600 vers, était restée incomprise ou inintelligible, jusqu'à ce que Jules Claretie, dans le *Journal* du 26 juillet 1898, nous eût révélé son inspiration spirite. Elle inaugure la rhétorique vaticinatoire de *Dieu* (qui est de 1855-56), de *l'Ane* (qui est de 1857), de *Pitié suprême* (1857), de *Destinée* (1855-56, insérée plus tard dans les *Quatre vents de l'esprit,* 1881) ; l'épopée symbolique de *La Fin de Satan* (1855-1860) et de la *Légende des siècles* (notamment le *Crapaud,* le *Lion d'Androclès,* le *Sultan Mourad,* qui pourrait s'intituler le *Pourceau reconnaissant),* etc. : — autant d'œuvres qui ne prennent tout leur sens ou même ne prennent un sens que si on les éclaire à la lumière des *Tables inédites de Jersey* et si on les rapproche de cette lettre à Mme de Girardin :

Les tables, lui écrit Hugo, nous disent des choses surprenantes. ...Paul Meurice vous a-t-il dit que tout un système quasi cosmogonique, *par moi trouvé* et à moitié écrit depuis vingt ans, avait été *confirmé par les tables avec des élargissements magnifiques?* Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil, et nous pensons à vous à qui nous devons *cette fenêtre ouverte...*

Bref, « en deux mots, conclut M. Grillet, et s'il fallait absolument réduire à leur unité profonde les aspects multiples de cette manière nouvelle dite épico-lyrique ou apocalyptique, nous dirions volontiers que, avec 1854, s'inaugure la *manière spirile* de Victor Hugo » :

Je vais dans la fureur du gouffre, dans l'écume,
Pâle, écoutant les mots
Que disent, pleins d'horreur, la sibylle dans Cume
Et l'apôtre à Pathmos.
(Toute la Lyre : Le moi, XX).

Il paraît que ce n'est pas sa pensée seulement qui fut spirite, mais que son écriture elle-même se serait modifiée après 1853 et que les graphologues auraient là une riche matière d'observations curieuses.

Jusque dans l'aménagement intérieur de sa maison on retrouve l'appétit du mystère, les goûts étranges pour le merveilleux, qu'il hérite des tables ou qu'il exacerbe dans leur fréquentation. Le « style spirite » marque son ameublement. Entre le banal confort bourgeois de sa maison de la Place Royale [1] et sa résidence de Guernesey, mêmes différences, mêmes oppositions que dans son art entre *Autrefois* et *Aujourd'hui,* séparés par cette date fatidique de 1853. Il est, à Hauteville-House, son propre architecte, à la fois sculpteur sur bois, ébéniste, décorateur, pyrograveur ; et il se fait un appartement à l'image et à la ressemblance de son âme mystérieuse. Les matériaux (retables d'autels, stalles d'églises, crédences de sacristies, boiseries de chœurs, statues) sont sélectionnés d'après de secrètes affinités et s'ordonnent sur un plan extra-naturel. Partout des cachettes, même au plafond. Partout des inscriptions latines, tirées de l'Ecriture ou imaginées par le poète. Dans la salle à manger, le « fauteuil des ancêtres », avec une chaîne qui empêche les vivants de s'y asseoir et cette inscription : ABSENTES ADSUNT, comme pour dire que des êtres invisibles y viennent prendre séance.

Qu'est-ce que cette demeure ? Chapelle funéraire, sanctuaire, monastère, pagode, musée rétrospectif, palais des *Mille et une Nuits,* caverne d'Ali-Baba, salle du Pandémonium ?... Et quel est-il donc, le maître mystérieux : grand-prêtre, prophète, mage, messie ? Homme, démon, archange, Dieu ?... Ce que l'on ne dira jamais assez, c'est la part qui revient aux tables tournantes dans le développement de ce que l'on a appelé la psychologie pontifiante de Victor Hugo.

La table parlante n'est pas pour lui ce qu'elle est pour beaucoup : un jouet pour grands enfants, une sorte de Sibylle des familles, de Delphes chez soi, de Pythie du pauvre, de trépied à la portée de toutes les bourses. Elle n'est pas pour lui objet de curiosité amusée. Il la prend au grave, quasi à l'épique. Il y trouve un aliment inépuisable à un orgueil incommensurable. Il s'imagine que ce n'est

[1] On sait que M. Léon Daudet était entré, par son premier mariage (purement civil et suivi d'un prompt divorce), dans la famille de Hugo. Pour lui, tout est tricherie dans le spiritisme ; et il écrit, à propos de toutes ces communications spirites qu'il a feuilletées à Hauteville-House :

« La naïveté des expérimentateurs était grande, ainsi qu'il est d'usage, car le *cher esprit* s'exprimait tantôt comme Charles Hugo, tantôt comme Vacquerie, tantôt comme Hugo lui-même, sans qu'il fût possible de s'y tromper. La tricherie inconsciente apparaissait là dans sa splendeur, et cette tricherie est, comme on le sait, la base de la Science de l'au-delà. Le spiritisme m'est toujours apparu comme un état d'aberration, ou, si vous préférez, de semi-aberration en commun, où il entre un tiers d'aveuglement spontané ou provoqué, un tiers de ruse et un tiers de sexualité confuse. C'est, à mon avis, un chapitre de la psychopathie et c'est aussi un jeu très dangereux, où le diable trouve son compte ; car il mène aisément soit à la folie déclarée, soit aux détraquements de tous genres. Il y aurait un volume exact et pathétique à écrire sur les méfaits des tables tournantes chez ceux qui s'y adonnent. » *(Fantômes et Vivants,* Ire Série, p. 316, Paris 1914).

[2] Qui a été achevée « le vendredi 13 octobre 1854 » (date rectifiée par M. Souriau sur le ms. de V. Hugo).

[1] Qu'il habita de 1832 à 1848, — aujourd'hui (depuis 1903) Musée Victor Hugo, place des Vosges, 6. — On sait que cette Place des Vosges est l'ancienne Place Royale, le centre à la mode au XVIIe siècle, *la Place,* comme l'appelait tout court Mme de Sévigné, qui habitait à quelques pas de là (Musée Carnavalet actuel) : elle porta, à la Révolution, des noms divers, Place des Fédérés, Place de l'Indivisibilité, Place des Vosges aussi, reprit son nom de Place Royale (qu'elle portait au temps où Hugo y habita), pour redevenir définitivement en 1870 Place des Vosges.

qu'à lui que sont faites des visites surnaturelles de cette solennité. Il y voit une faveur personnelle de Dieu à lui Hugo, la preuve que Dieu se dérange tout exprès pour lui apporter son témoignage :

Les vérités que l'homme trouve ont besoin d'être confirmées par Dieu, écrit-il dans le *Journal de l'exil*, p. 44. Celles qui se dégagent du phénomène des tables, *je les ai trouvées* il y a quinze ans (tout à l'heure il disait vingt, à Mme de Girardin) ; j'ai écrit un livre sur ces mêmes vérités, c'est le livre que ma fille (la Léopoldine évoquée) me pousse tant à publier. Ce livre est confirmé par le phénomène des tables. Du reste, *tous les grands hommes ont subi les révélations des esprits supérieurs*. Socrate avait son génie familier... Shakespeare voyait des fantômes... Eh bien ! dans cent ans, on dira : *Le livre des tables a été inspiré par le démon familier de Marine-Terrace !* (la maison qu'il habitait à Jersey quand il y reçut la visite de Mme de Girardin).

Et, avec les génies des siècles écoulés, c'est non seulement de communications qu'il s'agit ; mais, grâce à la métempsycose chère au spiritisme, grâce à la métempsycose qui comporte la migration des âmes et leurs réincarnations successives, il croit, d'eux à lui, à une identification véritable, physique. Il descend d'eux ; eux montent de lui ; ils se survivent parmi nous en sa personne. Il les résume ; il les prolonge ; il les complète. Il est le Messie des temps nouveaux, annoncé, préparé, figuré par les types les plus illustres de l'humanité antérieure. C'est sous le coup de l'illumination des tables qu'il fait ce nouveau progrès dans la connaissance de lui-même, homme-type, génie innombrable, moi immense, vivant carrefour où se rencontrent toutes les glorieuses caravanes humaines.

C'est dans cet état d'âme qu'il écrit *les Mages* et *William Shakespeare* et qu'il commande au graveur-horloger Goupi de Jersey un sceau à son usage, avec cette devise : Ego Hugo.

C'est dans ce temps-là, au temps de *Dieu*, de *La Fin de Satan*, qu'il se fait à plusieurs reprises photographier par son fils Charles et par Vacquerie dans des attitudes extatiques ; et il signe lui-même ces singuliers portraits : *Victor Hugo causant avec Dieu ; Victor Hugo écoutant Dieu ; Victor Hugo regardant Dieu.*

Il conte à Paul Stapfer qu'un philosophe anglais voyait en lui une incarnation d'Isaïe, d'Eschyle, etc. :

Mon philosophe a donné la série probable des migrations de certaines âmes, entre autres de la mienne. Voici son histoire : j'ai été Isaïe, Eschyle, Judas Machabée, Juvénal, d'autres poètes encore, plusieurs peintres et deux rois de Grèce dont j'ai oublié les noms.

Il fait mine de s'effarer du nouveau personnage qu'il sent qui grandit en lui. Il s'écrie *(Toute la Lyre : le Moi)* :

Est-ce que par hasard, grande haleine insensée
Des prophètes, c'est toi qui troubles ma pensée?...
L'Esprit fait ce qu'il veut. Je sens le souffle énorme
Que sentit Elisée et qui le souleva.
Et j'entends dans la nuit quelqu'un qui me dit : Va.

« Je suis le têtard d'un archange », dit-il encore. Et il le croit. D'autres, qui ne sont pas à sa taille, peuvent devenir archanges aussi. Une rédemption progressive des âmes s'opère par la métempsycose. Caïn, lui aussi, est devenu archange. Il écrit (dans *Dieu : L'ange*, 1855) :

...Qui te dit
Que le jour où la mort enfin te fera naître,
Tu ne verras pas, homme, au seuil des cieux paraître
Un archange plus grand et plus éblouissant,...
Calme, et qui te dira : C'est moi qui fus Caïn ?

Tout le monde cependant ne fut pas Eschyle, et tout le monde n'est pas encore archange. D'autres sont encore au stage animal, au stage végétal, au stage inanimé. Mais tout cela, animaux [1], végétaux, objets inanimés, tout cela ce sont des âmes. Tout a une âme. Soyez bons pour les animaux ! Paix aux plantes ! c'est un leitmotiv qui revient à tous les carrefours de la pensée hugolienne, depuis 1853 :

Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
Sur le crabe hideux, sur l'affreux scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux
Qui regarde toujours le ciel mystérieux ; [yeux,
Plaignez l'oiseau de crime et la bête de proie.
Ce que Domitien, César, fit avec joie,
Tigre, il le continue avec horreur. Verrès,
Qui fut loup sous la pourpre, est loup dans les forêts ;
Il descend, éveillé, l'autre côté du rêve ;
Son rire, au fond des bois, en hurlement s'achève...
Ayez pitié. Voyez les âmes dans les choses...
(Bouche d'Ombre).

Défense absolue de tuer quoi que ce soit chez lui. Liberté intangible aux chenilles et aux limaçons. Les anecdotes ridicules abondent, pour cette période de la vie de Hugo. Défense de toucher aux fleurs, aux feuilles, aux branches : — « A présent, écrit Vacquerie en 1856, je n'arracherais pas plus un pétale à un camélia qu'une aile à une mouche. Les jeunes filles qui effeuillent les marguerites pour savoir si elles sont aimées passionnément, me font l'effet des prêtresses terribles qui questionnaient les convulsions des victimes égorgées, et je ne voudrais pas toucher leurs mains cruelles. » — Et Hugo *(Bouche d'Ombre)* :

Tout est douleur. Les fleurs souffrent sous le ciseau,
Et se ferment ainsi que des paupières closes.
Toutes les femmes sont teintes du sang des roses.
La vierge au bal, qui danse, ange aux fraîches dou-
Respire en souriant un bouquet d'agonies... [ceurs,

Ayez pitié des choses inanimées : il y a des âmes là aussi : — « Je ne ferais pas du mal à une allumette, dit Vacquerie. Je plains les clous. Dans une exécution, *c'est le couteau de la guillotine qui est condamné.* » — Et Hugo :

Ayez pitié. Voyez les âmes dans les choses...
Hélas ! le cabanon subit aussi l'écrou.
Plaignez le prisonnier, mais plaignez le verrou...
La hache souffre autant que le corps...

[1] A Marine-Terrace, une levrette de robe pie, Lux, pour l'appeler par son nom, était la favorite de la maison. Elle avait son lit, son coussin ; dans l'intimité, elle avait son couvert à table... Manie qu'il n'est pas besoin du spiritisme pour expliquer. Mais voici autre chose : c'est que l'on vous expliquait gravement qu'il était mort autrefois à Paris une amie de la famille, brûlée vive dans sa parure de bal, et que l'on apercevait, dans le regard profond et doux de la levrette, l'âme même de la disparue !

Hugo fût-il venu de lui-même, par le développement de sa sentimentalité pathologique, à ce degré d'insanité ? Peut-être. Tout cela est en germe dans le romantisme. Il écrit bien *(Journal de l'exil,* sept. 1854) qu'il a toujours cru à l'âme des animaux, qu'il a toujours protesté quand il voyait casser une branche d'arbre ou arracher une feuille, qu'il a été le premier en ce siècle à parler de l'âme des choses... Peut-être en ceci projette-t-il inconsciemment sur le passé les idées ou les sentiments du moment présent. Ce qui est sûr, c'est que c'est à dater des « révélations de Jersey » que sa manie prend ces proportions délirantes. Les tables ont été l'occasion et comme l'étincelle qui a précipité en système cohérent mille idées éparses dans son cerveau.

Aurait-il aussi, sans ces communications « divines », atteint le degré d'orgueil insensé qu'on vient de voir ? Peut-être. Ce n'est pas métaphysiquement impossible. Mais, en fait, c'est le spiritisme qui a déterminé et alimenté cette éruption soudaine, inouïe jusque-là, d'orgueil. C'est le spiritisme qui est à la racine de cette folie.

II. — Rentré à Paris le lendemain du 4 septembre, les esprits ne le lâchent pas. Ils lui ont fait de l'exil une apothéose. Il compte sur eux maintenant pour assurer sa sécurité contre les menaces de pronunciamentos bonapartistes dont le bruit court avec persistance. De ces préoccupations spirites M. Barthou a retrouvé de multiples traces dans les *Carnets* mentionnés plus haut. Ceci, par exemple, que Hugo écrivait le 24 octobre 1871 :

Cette nuit, je ne dormais pas. Il était environ 3 heures du matin. Un coup sec et très fort a été frappé au pied de mon lit contre la porte de ma chambre. J'ai pensé à ma fille morte et j'ai dit en moi-même : Est-ce toi ? — Puis j'ai songé au complot bonapartiste dont on parle, à un nouveau Deux-Décembre possible, et j'ai demandé en moi-même : Est-ce un avertissement ? — J'ai ajouté mentalement : Si c'est bien toi qui es là, et si tu viens m'avertir à l'occasion de ce complot, frappe deux coups. — Et j'ai attendu : une demi-heure environ s'est écoulée. La nuit était profonde et tout faisait silence dans la maison. Tout à coup, deux frappements se sont fait entendre contre la porte. Ils étaient cette fois sourds, mais distincts et très nets. — J'ai voulu continuer ce dialogue avec l'inconnu, et m'adressant toujours à ma fille, j'ai dit dans ma pensée : Si tu crois nécessaire que je mette ma famille en sûreté à Guernesey, frappe trois coups. — J'ai attendu encore deux heures ; mais il n'y a point eu de frappements. Je ne me suis endormi qu'au jour [1].

Le 19 novembre, il entend dans la nuit deux coups frappés à son chevet. Il les note, sans commentaire. Deux jours après, il reçoit la visite de Mlle Esnault, qu'il qualifie de « médecin spirite ». Il note, le 21 :

Cette nuit, je me suis réveillé, j'avais dans l'oreille, tout près de moi, de sourds frappements à mon chevet. C'étaient des coups lents et réguliers. Cela a duré un quart d'heure. J'écoutais. Cela ne discontinuait pas. J'ai prié. Cela a cessé. J'ai dit : Si c'est toi, ma fille, ou toi, mon fils, frappe deux coups. — Au bout de dix minutes environ, deux coups ont été frappés, mais contre le mur au pied du lit. J'ai dit, toujours mentalement : Est-ce un conseil que tu m'apportes ? Dois-je quitter Paris ? Dois-je rester ? Si je dois rester, frappe un coup. Si je dois partir, frappe trois coups. — J'ai écouté. Silence. Plus de réponse. Je me suis rendormi. Le phénomène a duré près d'une heure.

22 novembre. — Cette nuit j'ai entendu trois coups. Serait-ce la réponse à la question d'hier ? Elle serait peu claire, étant si tardive.

A plusieurs reprises, le carnet mentionne ces mêmes frappements nocturnes, tantôt « obstinés, sourds et même métalliques », tantôt doux ; et ils émeuvent d'autant plus le poète qu'il continue à croire à la possibilité d'un pronunciamento bonapartiste et que des amis lui affirment qu'il en sera la première victime.

Le dernier carnet publié par M. Barthou est celui de 1877. Les frappements nocturnes continuent à y revenir souvent. Voici le plus caractéristique :

Cette nuit, vers 2 heures, frappement à ma porte, très fort et tellement prolongé que j'ai ouvert ma porte. Il n'y avait personne, et évidemment il y avait quelqu'un. Credo in Deum æternum et in animam immortalem.

III. — Je transcris ici une dictée médiumnique que j'ai entendu lire un jour par un Jésuite, au cours d'une retraite ecclésiastique, et qui fit sur l'auditoire une profonde impression. Je la transcris d'un livre épuisé depuis longtemps, publié en 1895 (Paris, Delhomme et Briguet) et qui avait paru d'abord dans le journal *La Vérité*. Il est intitulé **Lucifer démasqué**, par Jean Kostka (in-12 de 394 p.), et a été honoré d'une lettre et d'une bénédiction du cardinal Parocchi (8 mai 1895). La « dictée » en question a été obtenue en 189... par Mme X. à Paris :

Je couvre le monde de ruines, je l'inonde de sang et de larmes, je déforme ce qui est beau, je souille ce qui est pur, je renverse ce qui est grand, je fais tout le mal que je puis faire et je voudrais pouvoir l'augmenter jusqu'aux proportions de l'infini. Je suis tout haine, tout haine, rien que haine. Si tu connaissais la profondeur de cette haine, la hauteur et la largeur de cette haine, tu aurais une intelligence plus vaste que toutes les intelligences qui ont été depuis le commencement, quand bien même ces intelligences seraient réunies en une seule. Et plus je hais, plus je souffre. Ma haine et ma souffrance sont immortelles comme moi. Car moi je ne puis pas ne plus haïr, pas plus que je ne puis ne pas toujours vivre. Mais veux-tu savoir ce qui accroît encore cette souffrance, ce qui multiplie cette haine, c'est que je sais que je suis vaincu et que je hais inutilement, et que je fais tant de mal inutilement. Inutilement ? Non ! Non ! puisque j'ai la joie, si

[1] Pour un peu il croirait à la chiromancie. Il note, 11 oct. 1871 :

« Après le dîner est venu M. John Pradier, fils du statuaire. Homme distingué, mais fataliste et préoccupé de chiromancie. Il a regardé nos mains. Il m'a dit qu'il lui faudrait pour parler des miennes *avoir sous les yeux en même temps celles de Dante et de Shakespeare*. Il a prédit à Victor (fils du poète) de grandes destinées, y compris la gravure. Il lui a dit en regardant la ligne de vie : Vous avez dû être en danger de mort vers l'âge de douze ans. (Ce qui est vrai. En 1842, époque de sa pleurésie purulente, Victor avait treize ans.) Il a ajouté : Prenez garde. Vous serez encore en danger de mort entre quarante-cinq et cinquante ans ».

Prédiction qui se réalisa avec une exactitude presque mathématique : François-Victor Hugo mourut le 26 décembre 1873, à quarante-cinq ans ! — Coïncidence qui ne dut pas échapper à V. Hugo, « dont on verra (dit M. Barthou) grandir et s'exprimer la croyance aux mystères de l'au-delà ».

l'on peut appeler cela une joie, — si c'était la joie, ce serait l'unique joie que j'aie, — j'ai la joie de tuer les âmes pour lesquelles Il a versé son sang, pour lesquelles il est mort, ressuscité, monté au ciel.

Ah oui! je rends vaine son incarnation, sa mort, la mort de Dieu : je les rends vaines pour les âmes que je tue. Comprends-tu cela? Tuer une âme! Il l'a créée à son image, il l'a faite à sa ressemblance, il l'a aimée d'un amour infini. Il a été crucifié pour elle! Et je la lui prends, je la lui vole, je l'assassine, cette âme. Je la damne avec moi! Et je ne l'aime pas, moi, cette âme, je la hais souverainement et je la damne. Elle m'a préféré à Lui. Je ne suis pourtant pas descendu du ciel pour elle, ni mort pour elle, moi! Comment se fait-il que je te dise cela? Tu vas peut-être te convertir, toi aussi? Tu vas m'échapper! Il faut pourtant que je le dise, Il m'y force. Il se sert de moi contre moi, et je l'ai toujours devant les yeux de mon intelligence, oui, Dieu, tel qu'il était, quand je l'adorais avec de tels transports que tous les cœurs de ses Saints se briseraient s'ils les avaient éprouvés comme je les ai ressentis. Si tu avais vu, si tu pouvais avoir vu cette lumière, cette beauté, cette bonté, cette grandeur, cette perfection! Comment donc ai-je perdu tout cela? J'ai été si heureux, si heureux, si heureux! Je suis si malheureux ÉTERNELLEMENT! Et je le hais, si tu savais comme je le hais, Lui, sa divinité, son humanité, ses anges, ses Saints, sa Mère, sa Mère surtout. C'est elle qui m'a vaincu. Veux-tu comprendre combien je souffre et combien je hais? Eh bien! je suis capable de haine et de douleur dans la même mesure que j'étais capable d'amour et de bonheur. Moi Lucifer, je suis devenu Satan. Celui qui est toujours *contraire*. En ce moment, j'ai toute la terre dans ma pensée, tous les peuples, tous les gouvernements, toutes les lois. Eh bien! je tiens les cordes de tout le mal qui se prépare. Et je ne fais rien qui ne soit contre cet homme, ce prêtre, ce vieillard, le PAPE. Si je pouvais damner le Pape! Un pape qui se damnerait!

Mais si je puis tenter l'homme qui est pape, je ne puis pas faire dire une erreur à cet homme. Si tu comprenais! Le Saint-Esprit est là, qui l'assiste. Le Saint-Esprit l'empêche de dire une hérésie, de proférer une doctrine, même douteuse, quand il parle en pape. Ah! vois-tu, c'est une chose bien étonnante, celle-là, un Pape! Moi aussi j'ai mon Eglise. Dans mon Eglise il y a la COMPAGNIE DE SATAN, comme il y a chez vous la COMPAGNIE DE JÉSUS. Sais-tu qui c'est? Non. Eh bien, ce sont les *Francs-Maçons*. Mais ils ne peuvent rien contre l'Eglise, que la persécuter comme Néron, comme Dioclétien, comme Julien, comme les Jacobins. Après, après! Qu'est-ce qui m'en revient? Je suis vaincu d'avance. Et pourtant j'ai toujours gagné cela, que je lui tue des âmes. Je lui tue des âmes! Des âmes immortelles! Des âmes qu'il a payées sur le Calvaire! Ah! qu'ils sont fous, les hommes! On les achète avec un peu d'orgueil, un peu de boue et un peu d'or! Crois-tu qu'IL souffrirait, dis-moi, LUI, s'il pouvait souffrir! Mais IL ne peut pas souffrir. N'importe! Je lui tue des âmes. Je lui tue des âmes. Je lui tue des âmes!

Celle qui fut l'instrument de cette terrible dictée, ne s'est point convertie. Et comme l'auteur du volume lui demandait comment après une telle émotion elle pouvait persévérer dans la pratique du spiritisme, elle répondit tout simplement ceci : — « C'est un mauvais esprit qui s'est dit Satan, qui m'a dicté des choses redoutables pour m'écarter de la doctrine. Mais j'ai des preuves que cet esprit est mauvais, car mon esprit protecteur m'a consolée et m'a raffermie. »

Aures habent et non audient... Neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.

IV. — Pages de folie encore que ces inédits de Hugo publiés par M. Barthou dans *Revue de Paris* (15 juillet, 1er et 15 août, 1er et 15 sept., 1er oct. 1918) et fondus ensuite en un solide volume d'histoire littéraire, **Les Amours d'un poète** (in-12 de VII-388 p., 6 f. 75, Paris, L. Conard). La folie d'abord qui met l'amour au-dessus de tout, au-dessus du ciel, au-dessus de Dieu : sur ce thème, Hugo réédite sous mille formes les âneries blasphématoires d'usage :

J'aime mieux un sourire de toi que tous les cantiques, écrit-il à Mme Drouet. J'aime mieux un baiser qu'une prière. Dieu ne remplit que l'âme, une femme remplit le cœur... — Une étoile au ciel et toi sur la terre, c'est la même chose... — Je donnerais le ciel que je vois sur ma tête pour le ciel que je vois dans tes yeux... — Tant que tu vivras, tant que tu m'aimeras, tant que tu respireras pour moi, mon ciel sera sur la terre. Je donnerais un siècle du paradis, pour une heure dans tes bras. Dans ce monde, où il y a si peu de choses rayonnantes, les autres hommes n'ont qu'un soleil. J'en ai deux, moi, qui sont tes beaux yeux... — Pauvre ange exilé, tu dois voir le ciel bien charmant dans tes rêves. Mais moi, je n'ai pas besoin de rêver pour voir quelque chose de plus charmant que le ciel, c'est ton amour... Etc., etc.

Il y a pis encore que de préférer à Dieu une créature. Ceci, en somme, c'est le cas de tout pécheur, puisque le péché c'est se détourner de Dieu pour se tourner vers la créature, renoncer à Dieu pour conquérir ou garder la créature. Mais voici un blasphème tout autrement indigne : c'est d'appeler Dieu en complicité de son péché, d'invoquer la collaboration de Dieu sur le succès du péché, de prétendre que c'est Dieu qui a voulu le péché et tout disposé en vue du péché :

Le hasard a mis cette date exprès (l'agenda marquait un 17, quantième de l'anniversaire de la première faute). C'est la date de notre vie qui recommence, ou plutôt ce n'est pas le hasard, il n'y a pas de hasard, c'est Dieu, Dieu qui est bon et qui ne veut pas que tes beaux yeux s'éteignent dans les larmes et mon esprit dans la douleur. Tes yeux et mon esprit, ta beauté et ma pensée, ce sont deux choses que Dieu a faites et qu'il a voulu sauver...

Oui, ma douce bien-aimée... Prier Dieu, c'est assurer son âme. Prions Dieu. Qu'il ne nous sépare jamais, ni dans la vie, ni dans la mort, ni sur cette terre, ni dans la grande clarté où nous le verrons mieux... Je demande que ta vie soit ma vie, que ta mort soit ma mort, que ton éternité soit mon éternité... Tu es le bonheur que Dieu me donne et tu es la promesse que Dieu me fait... Aime-moi. Espérons, croyons, prions. Je t'adore à deux genoux.

O Dieu (prie-t-il dans ses nuits d'insomnie), faites-nous vivre ensemble à jamais. Exaucez-la en moi, exaucez-moi en elle. Faites qu'elle ne manque à aucun jour de ma vie et à aucun instant de mon éternité... Sauvez-nous, transfigurez-nous, unissez-nous... (Et, demandant à Mme Drouet, janvier 1872, de réciter à son tour cette prière qu'il a dite des milliers de fois) : De cette façon, ajoute-t-il, nos deux âmes voleraient du même vol vers le même ciel...

S'être longtemps aimés sur la terre, c'est devant Dieu le droit de s'aimer toujours au delà de la terre... Chaque fois qu'une année s'ajoute à notre amour, il me semble qu'une étoile s'ajoute à notre ciel... (16 février 1868).

En écrivant sur ce livre (le *Livre de l'Anniversaire*), il me semble que j'ajoute des heures sacrées à nos

douces heures et de l'éternité à notre existence. Dieu nous regarde d'un œil béni, je le sens... *Je t'aime* est le grand mot. Dieu le dit à la création, la création le lui redit... (1882 : Hugo avait quatre-vingts ans : on se rappelle le vers : « Ce siècle avait deux ans quand je naquis... »).

C'est une des tares du romantisme que cette manie incessante d'amalgamer la religion et l'amour, de chercher Dieu dans l'amour, dans les plus basses réalités de l'amour. — « Je t'aime, écrit Hugo en 1881. Ce mot est la base de tout, il est le couronnement de tout... La matière et la nature nous donnent des ordres mystérieux ; mais en regard de l'amour, c'est l'ordre suprême... » Toutes les héroïnes de George Sand sont à répéter (et peut-être à croire : la misère de l'esprit humain peut nous aveugler jusqu'à ce point) que c'est Dieu qui inspire leur amour, qu'il le bénit, qu'il en doit être béni et remercié... — « Je me suis enamourée d'Alfred de Musset, écrit G. Sand à Sainte-Beuve (25 août 1833) : ...remerciez Dieu pour moi. » — Et Musset à Sand : « Tu es le fil qui me rattache à Dieu. » Musset à une autre passante : « Demande que je puisse vivre, que mon cœur se lave dans tes larmes, qu'il devienne une hostie sans tache et que nous le partagions devant Dieu ! » Hugo, dans ses poésies (*Les Rayons et les Ombres ; Les Chants du Crépuscule ;* surtout la *Légende des siècles,* notamment les morceaux *Le Sacre de la Femme, L'Amour en Grèce, André Chénier),* exprime avec tout autrement de feu encore que dans ses billets d'amour cette idée, ce dogme romantique de Dieu se révélant à travers l'amour (à travers l'étreinte des corps : il précise). Ce fut la tare de tout le romantisme, — et de tout le XIX^e^ siècle, même de ce réaliste de Flaubert, qui nous montre Emma Bovary, « afin de le retenir davantage (son second amant), espérant que le ciel peut-être s'en mêlerait, elle lui passa autour du cou une médaille de la Vierge. » Et je rappelais l'autre jour (à la suite du livre prodigieusement documenté de M. de Labusquette, *Ami* p. 248), que ce fut la tare de mainte école de troubadours du moyen âge. L'homme aura toujours la manie de diviniser ses passions.

Diviniser la passion, chercher Dieu dans la chair, identifier Dieu et l'ordure humaine, il y a là un abîme d'ignominie dont la vue soulève le cœur. Il semble que ce soit le dernier mot du blasphème. Et cependant, quand on songe à la fin de l'histoire, quand on voit Dieu se choisir des élus, quantité d'élus parmi toute cette fange romantique (cf. *Ami* 1904, p. 1062-6, vue d'ensemble qui a été suivie de multiples études de détail), on se dit que sans doute il faut bénir ici une nouvelle et insondable preuve de la miséricorde de Dieu, mais aussi qu'il y a peut-être quelque chose de pis que de blasphémer Dieu : c'est de l'ignorer, de le supprimer de sa pensée, de l'effacer totalement de son horizon. Les érotiques du XVIII^e^ siècle n'ont pas commis le blasphème où devaient se vautrer les romantiques ; ils n'ont pas mêlé Dieu à leurs histoires ; ils l'ont ignoré ; et ils ne se sont pas convertis, ou du moins, s'ils se sont convertis, Dieu n'a pas voulu que nous le sachions. Les érotiques du XIX^e^ siècle ne se sont pas résignés au silence méprisant de leurs devanciers du XVIII^e^ ; ils ne se sont pas résignés à ignorer Dieu. Peut-être leur blasphème, même un blasphème de cette taille, est-il moins outrageant encore qu'un oubli total, systématique. Et à travers ces blasphèmes mêmes, peut-être n'est-il pas impossible de percevoir quelque chose comme un regret, comme un dépit tout au moins, comme un reste de désir, de soif inapaisée de Dieu... Ne nous est-il pas arrivé de rencontrer de ces personnes qui, dans l'égarement de la passion, dans l'égarement (si vous aimez mieux) de la douleur (mais qui dit passion dit douleur), mettaient une frénésie de rage à s'épandre en blasphèmes effrayants contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre l'Eglise... ? Ce sont des personnes que l'on excuse et dont on ne désespère pas pour autant, parce qu'on les connaît et qu'on sait de quel pauvre limon elles sont faites. Ne croyez pas que ces écrivains, ces grands hommes que l'on contemple de loin comme sur un Sinaï imaginaire, soient bâtis d'un limon très supérieur au reste de l'humanité... Ce sont de pauvres hommes aussi comme nous, plus pauvres certainement, incomparablement plus pauvres que les bonnes et saines gens de nos milieux populaires.

M. Barthou étudie ces « amours d'un poète, » non pas en chrétien (puisque l'union sacrée n'a pas réalisé encore ce miracle), mais en psychologue très averti et en homme qui n'observe pas moins les convenances oratoires quand il écrit que quand il parle. Il étudie : 1° le mariage de Hugo, à vingt ans, « un mariage d'amour, » après une jeunesse « exceptionnellement chaste » et vierge d'amour illégitime ; — 2° « la faute de la femme, » ou les amours de M^me^ Hugo et de Sainte-Beuve, tout l'odieux du rôle devant être rejeté d'ailleurs sur Sainte-Beuve : faute dont la répercussion a été énorme sur la vie de Sainte-Beuve comme sur la vie de Hugo, qui, à cette date, n'avait pas commis encore d'infidélité à sa femme tendrement chérie ; — 3° « les fautes du mari » : celles-ci furent innombrables ; mais une surtout intéresse l'histoire littéraire : c'est Juliette Drouet, actrice, modèle pour sculpteur, pauvre fille du ruisseau, qui n'était pas sans esprit, qui avait reçu une certaine éducation (chez les Bénédictines de l'Adoration Perpétuelle), qui n'en était plus à compter ses amants, mais qui, une fois à Hugo, semble lui avoir gardé la fidélité dans la faute. Leur liaison remonte à février 1833 ; elle a duré jusqu'à la mort de Juliette, mai 1883 (deux ans avant la mort de Hugo). Juliette finit par s'imposer à M^me^ Hugo elle-même, qui se résigna à ce ménage à trois. Celle-ci morte (1868), il semble bien que l'autre ait eu l'idée de régulariser sa situation civile par un mariage ; mais Hugo pensa sans doute que c'était inutile et que, comme il l'écrira plus tard (1883), « cinquante ans d'amour, c'est le plus beau mariage. »

Si cette femme s'était contentée d'envahir la vie et la famille de Hugo, elle eût moins retenu l'attention. Mais elle a envahi son œuvre, et dès le début de la liaison [1] : les *Chants du Crépuscule,* publiés en 1835, ont, dans leur dernière pièce, *Date Lilia,* un hommage lyriquement ému du poète à son épouse, mais tous les chants d'amour enivré que contient le recueil s'adressent trop visiblement à l'autre. Elle a été son mauvais génie. Elle l'a grisé d'orgueil, parce qu'elle a vu là un sûr moyen de le tenir à elle. C'est elle qui lui a suggéré l'idée de son « Messianisme. » Elle lui écrit : — « Le mois de notre amour est aussi celui de ta naissance (février), plus lumineuse et plus utile et plus heureuse encore pour le genre humain que celle du Christ. Et dans une ère prochaine, on datera de Victor Hugo comme on date encore de Jésus. Je baise tes pieds et je t'adore. » *(Revue de Paris,* 1er oct. 1918, p. 494; cf. *Correspondant,* 10 août 1918, p. 508). Hugo est non seulement son Dieu, aimé d'un amour « à rendre le bon Dieu lui-même jaloux, » mais il approche de la Divinité, il est fonction de la Divinité; il existe A. M. D. G. « Dieu veut que tu vives encore longtemps pour sa plus grande gloire. » Elle lui écrit que le 26 février (date de la naissance de Hugo), c'est « l'anniversaire des anniversaires fêté au ciel par toutes les grandes âmes des génies qui t'ont précédé sur la terre. » Elle partage et avive son enthousiasme pour le spiritisme; les *Contemplations* [2] sont pleines d'elle comme de spiritisme, tandis que Mme Hugo n'a dans tout le livre qu'une pièce. Elle l'accapare; elle veut tous ses moments, jour et nuit. Elle ouvre sa correspondance, qu'elle expurge de tout ce qui est billet doux. Car elle est jalouse, et sauvagement. Les motifs de l'être ne lui manquent pas. Elle a été la première maîtresse de Hugo; mais Hugo, une fois pris par la femme, l'a été par toutes les femmes... A la fin de sa vie, Juliette le morigénait de ce qu'elle appelait (trop justement) des « amours dépravées et cyniques » : « Je voudrais, au prix de ce qui me reste à vivre, te préserver de certaines fautes indignes de la majesté de ton génie et de ton âge. » Il avait soixante-quinze ans alors; il affectait de redouter qu'un excès de chasteté ne nuisît à sa santé! — Son médecin cependant, le professeur Sée, à la suite d'une première congestion, lui recommanda de se libérer définitivement du danger de ses amours attardées : Hugo, pensif, se promena quelque temps dans son cabinet, et dit : « C'est bien, docteur, j'obéirai. Mais, tout de même, la nature devrait avertir. »

Il n'obéit pas. Une attaque de paralysie vint l'année suivante (28 juin 1878) confirmer le diagnostic de Sée. Juliette congédie Blanche, une bonne que le poète a séduite et qui ne voudra plus le lâcher. Blanche relance Hugo, semble-t-il, au Sénat. Juliette va jusqu'à confier à une agence « la garde de la belle »; Blanche écrit à Hugo, Juliette intercepte tout. Mais il y avait autre chose que cette Blanche, et pis... Juliette le supplie (décemb. 1878) de rejeter loin de lui « toutes les séductions malsaines, toutes les habitudes dangereuses, tous les plaisirs funestes; » elle lui écrit (août 1880) qu'elle « recolle tant bien que mal les morceaux de son idole, sans pouvoir en dissimuler les cassures. » Pauvre homme!

Sur Hugo, voir encore : Léon Cury, *L'actualité de V. Hugo,* à propos du 32e anniversaire de sa mort, *R. des Deux Mondes,* 1er juin 1917; — Abel Dechêne, *La Patrie de V. Hugo,* 1° avant l'Année Terrible : la fraternité, le progrès, l'antimilitarisme, et 2° l'Année Terrible et la fin : l'humanitarisme ébranlé et renaissant, l'exclusivisme révolutionnaire, *Etudes,* 20 avril et 20 mai 1918; — L. Arnould (prof. à l'Université de Poitiers), *Les Sources de V. Hugo et le Zeppelin humanitaire, Correspondant,* 25 juin 1918; — Alfred Poizat, *V. Hugo et le romantisme,* et *Le Théâtre romantique, Correspondant,* 25 mars 1916 et 10 avril 1918 :

« Son erreur orgueilleuse, qui fut celle de son siècle, fut la recherche de la surhumanité... Il n'a pas su tirer tout le parti qu'il devait de son génie; il a monnayé sa gloire, il a écrit moins avec l'ambition de créer des chefs-d'œuvre que d'occuper, de son temps, une place retentissante. Il ne pouvait supporter qu'on cessât un seul jour de s'occuper de lui, dans la crainte maladive qu'on ne vînt à l'oublier; il fut, comme Voltaire, le type du génie homme de lettres et même journaliste. Il subit tous les courants en politique, il s'inspira de tous les poètes contemporains, depuis Vigny jusqu'à Banville. Il ne prit pas le temps de n'être que lui-même... Au théâtre, c'est à peine s'il a dépassé Voltaire...

« Si la poésie consistait uniquement dans l'art des beaux vers, il serait le plus grand des poètes. Mais si elle consiste dans la grandeur et la puissance des créations, sa taille se trouve fort diminuée et son rang reculé...

« Son œuvre est pareille à un miroir brisé. Elle ne vit que lyriquement. Tout compte fait, on ne saurait mieux la comparer qu'à celle de Ronsard, qui fut en son temps aussi éblouissante que la sienne et dont certaines parties sont d'un métal si pur et si brillant qu'elles ont peu à envier aux meilleures de Hugo et sont immortelles, au même titre. »

V. — Au chapitre II susmentionné, M. Barthou est justement sévère pour Sainte-Beuve. C'est Sainte-Beuve qui a séduit Adèle Hugo, son aînée d'un an (elle, née 1803; lui, 1804), la femme de son ami, d'un ami qui avait en lui toute confiance et qui jusque-là était resté lui-même fidèle à une épouse tendrement aimée. Elle lui a résisté; elle l'a même envoyé faire une cure d'âme chez Lamennais, son confesseur à elle (du moins on pense que c'est sur son conseil que Sainte-Beuve est allé trouver Lamennais à Juilly, en mai 1831); elle lui a cédé ensuite. Hugo, éclairé, a congédié Sainte-Beuve (1er avril 1833), mais a rendu toute sa confiance à sa femme, qui la méritait, encore qu'elle ait eu le tort de continuer un commerce épistolaire avec le critique et de rêver d'une reprise de relations entre lui et son mari... Sainte-Beuve cepen-

[1] D'où la multiplicité des monographies dont elle a été l'objet : Gustave Simon, *La vie d'une femme*; Tristan Legay, *Les Amours de V. Hugo*; Wellington Wack, *Le roman de Juliette et de V. Hugo*; Hector Fleischmann, *Une maîtresse de V. Hugo*; Barbier, *Juliette Drouet, sa vie, son œuvre*; surtout Louis Guimbaud, *V. Hugo et Juliette Drouet.*

[2] Où presque toutes les dates imprimées à la fin des pièces sont fausses, les dates du manuscrit étant autres et notablement postérieures aux imprimées, — comme on le sait depuis la grande édition Ollendorff, publiée en 1905 par Paul Meurice, ami du poète et son exécuteur testamentaire, seul détenteur jusque-là des manuscrits légués par Hugo à la Nationale.

dant écrivait dans son *Journal*, en 1840 : « Je la hais, » et faisait imprimer en 1843 ce *Livre d'Amour* qui est « une goujaterie, » qui « inflige à sa mémoire la honte inexpiable d'une action vile et basse que rien ne peut excuser » (Barthou, p. 100), recueil de poésies où il raconte son aventure avec Mme Hugo, sans la nommer par son nom, mais donnant hypocritement son signalement, avec des précisions brutales, des prénoms, ceux de la femme et de la fille, des allusions où la femme et le mari se reconnaissent, des récits circonstanciés... Il ne le fit tirer qu'à 200 exemplaires, distribués dans un cercle d'amis intimes ; mais il déclarait (par testament du 19 déc. 1843) son « intention expresse, que ce livre ne périsse pas. »

Des flots d'encre ont coulé sur cette aventure Sainte-Beuve-Hugo. Elle méritait de retenir l'attention des littérateurs, ayant eu son influence sur l'orientation critique de Sainte-Beuve. Elle mérite de retenir la nôtre, parce que, avec son épilogue, elle est révélatrice de la bassesse d'âme de Sainte-Beuve. Cet homme n'a pas eu d'amis. Les vilenies abondent dans sa vie, — de ces vilenies qui sont d'essence particulièrement répugnante et qu'on ne trouve pas dans la vie d'autres personnages dont les désordres ont pu être plus retentissants. On ne découvre pas de côtés sympathiques chez cet homme, pas de droiture surtout[1]. C'est là certainement un des secrets de son endurcissement croissant dans le mal, jusqu'au bout. D'autres de ses pairs, Vigny, Musset, Lamartine, Baudelaire, Béranger très probablement, ont fait des morts chrétiennes ; Taine a regardé de notre côté ; G. Sand aussi ; même Hugo, dans une suprême crise de désespoir, a crié, au moment de mourir : « Un prêtre ! un prêtre ! » et il n'avait pas attendu ce dernier instant pour songer à son éternité, pour songer précisément à un prêtre catholique (son entrevue avec dom Bosco) ; et d'ailleurs ses blasphèmes (comme ceux de Baudelaire et de beaucoup d'autres) ont je ne sais quoi d'insensé, d'échevelé, d'exalté et de tumultueux qui empêche qu'on puisse y voir l'expression vraie du fonds de son âme.

Sainte-Beuve blasphème à froid. Il renie ses velléités catholicisantes de la vingt-cinquième ou de la trentième année. Il prétend qu'elles n'ont été de sa part qu'hypocrisie, stratagème de comédie pour atteindre Mme Hugo, pour lui donner la joie de le convertir, et la conquérir ainsi plus sûrement pour lui-même. Il écrira plus tard à cette effrontée d'Hortense Allart de Méritens : — « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps, elle s'est évaporée : c'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles. » Il jette le masque dans la dernière moitié du Second Empire, quand la lutte s'est faite plus âpre entre le cléricalisme et la libre-pensée. Sceptique de cabinet jusque-là, il entre désormais dans le scepticisme militant. Les *Nouveaux Lundis* (dont le premier est daté du 16 sept. 1861 et qu'il poursuivra jusqu'à la fin de sa vie, 13 vol. in-12) marquent une éclatante différence de ton avec les *Causeries* qui avaient précédé (1851-1861, 15 vol.). — « Les attaques répétées, souvent injustes, contre toute espèce d'orthodoxie, donnent à la série des *Nouveaux Lundis* leur cachet spécial, » dit M. Louis-Frédéric Choisy[1]. — « A chaque instant, dit encore M. Choisy, au cours de ses articles, en note ou dans sa correspondance (de cette partie de sa vie), il manifeste son antagonisme envers l'Eglise Romaine. Son indignation devant toute oppression lui fait même perdre la mesure ; il accuse Gratry, ce grand écrivain et ce noble caractère, de *sournoiserie...* » Gratry sournois ! le cher homme, que des amis (sournois peut-être ceux-ci) allaient pousser à se fourvoyer si étourdiment dans les polémiques anti-infaillibilistes de 1870 ! Les prêtres, pour Sainte-Beuve, sont les *hommes noirs*, odieux au fond généreux de la France : « Ils sont messagers de mal et conseillers de malheur. » Il dit qu'il a toujours été, même aux heures de religiosité poétique, « très opposé à la superstition romaine, » et que les années n'ont fait que développer en lui « le côté sensé et philosophique. » Il abomine Veuillot, cela va de soi, mais même des libéraux comme Laprade, qu'il incrimine d'un spiritualisme excessif, même des personnes aussi universellement sympathiques que Mme Swetchine, coupable de s'imaginer « posséder la vérité absolue dans le dogme et le symbole chrétiens. » Il est l'ami de Renan ; il écrit, lors de l'apparition de la *Vie de Jésus* (1863) : « La manière de M. Renan est aussi une adoration, mais à l'usage des esprits libres et philosophiques... M. Renan me paraît être le champion philosophique le mieux approprié à cette seconde moitié du XIXe siècle. »

Il a professé autrefois une certaine vénération pour la personne et l'enseignement de Jésus, une vénération à la Renan. Même de cela il est bien revenu. A Ferdinand Buisson qui lui demande de participer au *Christianisme libéral*, il répond : — « Quantité de vrais philosophes et de sages ne trouvent pas que le *Sermon sur la montagne* soit le Code le plus parfait de morale ; il renferme à leur sens trop de pieuse folie et de divin ou d'humain délire. J'en puis parler d'autant plus à mon aise que, personnellement et par ma propre sensibilité, je pencherais volontiers du côté de cet admirable *Sermon ;* mais d'autres plus sévères et plus raisonneurs résistent et veulent plus de logique jusque dans la morale. »

En 1865, à soixante ans, il entre pour la première fois dans l'arène politique ; et c'est par zèle pour la

[1] « Peu sûr en amitié, dit le dernier en date des historiens de notre littérature (R. Canat, prof. au lycée Louis-le-Grand), intrigant, potinier, farci de commérages et de médisances, envieux, jaloux, rancunier, — et ces défauts marquent fâcheusement dans son œuvre. »

[1] Dans son volume publié cette année, **Sainte-Beuve, l'homme et le poète** (in-12 de IV-300 p., 7 f. 50, Paris, Plon). M. Choisy est prof. à l'Université de Genève, donc protestant, ce qui ne peut qu'ajouter au poids de la critique qu'il fait du ton agressif de Sainte-Beuve. Sur bien des points (sur Port-Royal, sur l'aventure Hugo elle-même), nous ne partageons point ses vues. Mais son livre est à étudier désormais par quiconque voudra connaître Sainte-Beuve. Quelques-unes des meilleures pages en avaient paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 oct. 1919 (année où l'on célébra le cinquantenaire de la mort du critique).

libre-pensée qu'il postule un siège au Sénat. Dès le premier jour, il prend place sur les bancs de l'opposition anticléricale. Il défend Renan, malgré les protestations indignées de l'Assemblée : « C'est la première fois, s'écrie-t-on, que l'athéisme trouve dans le Sénat un défenseur [1]. » (Séance du 29 mars 1867).

L'année suivante, c'est le fameux dîner du Vendredi-Saint, 10 avril 1868, chez Sainte-Beuve. Y assistaient : Renan, Taine, About, Flaubert, Robin (de l'Académie des Sciences), et le prince Napoléon. On a dit, après coup, que le jour n'avait pas été choisi à dessein, mais que le prince Napoléon n'avait que le vendredi de libre dans la semaine et était à la veille de partir... Sainte-Beuve, quand il apprit le bruit fait par la presse (de France et de l'étranger), répondit, au premier moment, par ce ricanement : « Voilà bien du bruit pour une omelette au lard [2]. »

Quelques semaines plus tard, c'est, au Sénat, la discussion d'un projet sur la liberté de l'Enseignement, et le retentissant discours où Sainte-Beuve proclame à la tribune le grand diocèse de la libre-pensée. Des étudiants viennent l'acclamer à sa maison de la rue Montparnasse, un après-midi, tandis qu'il travaillait. Il les prie d'entrer chez lui, pour éviter tout conflit avec la police, et leur dit ces étranges paroles :

> La seule garantie de l'avenir, d'un avenir de progrès, de vigueur et d'honneur pour notre nation, est dans l'étude, et *surtout dans l'étude des sciences naturelles, physiques, chimiques et de la physiologie.* C'est par là que bien des idées vagues ou fausses s'éclaircissent ou se rectifient ; que dans un temps prochain et futur bien des questions futiles et dangereuses se trouveront graduellement et insensiblement diminuées, et qui sait ! *finalement éliminées.* Ce n'est pas seulement l'hygiène physique de l'humanité qui y gagnera, c'est son hygiène morale. A cet égard, il y a encore beaucoup à faire. Etudiez, travaillez, MM., travaillez à guérir un jour nos malades de corps et d'esprit...

Il mourut le 13 octobre 1869, à la suite d'une longue maladie (pierre) [3]. Les funérailles furent civiles, comme il l'avait demandé à maintes reprises depuis une dizaine d'années. En 1855, il voulait encore une messe basse. En 1861, il prend à son service Troubat et il lui montre un testament où il déclare vouloir un enterrement civil : « Si je venais à mourir subitement, lui dit-il, veillez à mes funérailles : je veux être enterré sans prêtres. » Il complète ou refait son testament en 1866, en 1869, toujours avec la même clause.

M. Henri Bremond a tenté un sauvetage de Sainte-Beuve (*Correspondant*, 10 et 25 oct. 1919). Il croit qu'il ne faut pas « prendre pour argent comptant les déclarations d'incrédulité » qui reviennent périodiquement dans les *Nouveaux Lundis ;* qu'il s'est calomnié en nous traçant de lui-même, de l'hypocrisie de son catholicisme d'antan, l'image qu'on a vue plus haut, « la nuançant de vingt manières, et parfois l'avilissant à plaisir » ; que, « même sénateur, il est resté plus attaché au christianisme qu'on ne le croit d'ordinaire... » On nous cite, en preuve, ce début de l'article du critique sur Mgr Gerbet : « Voici un sujet que je m'étais proposé depuis longtemps pour un jour de fête, pour une Fête-Dieu ou pour une fête de Marie », et l'article est daté : « Lundi, lendemain de l'Assomption, 16 août 1852. » Oui, mais c'est de 1852 [1]. — On nous cite ensuite l'article sur *Cowper et la poésie familière :* Sainte-Beuve nous dit les scrupules morbides et la folie de ce poète protestant († 1800 : folie qui avait pris la forme de la désespérance du salut) ; et il ajoute :

> Une pensée se présente *naturellement* à l'esprit dans l'étude de cette maladie religieuse de Cowper : c'est qu'il eût été à souhaiter pour lui qu'entre un Dieu si puissant et la créature prosternée, il eût su voir encore et se donner quelques points d'appui rassurants, soit dans une Eglise visible, ayant pour cela autorité et pouvoir, soit dans des intercesseurs amis, comme le sont pour les âmes pieuses la Vierge et les saints... (Puis, citant une ballade de Cowper à la plus dévouée des garde-malades, Mme Marie Unwin : *My Mary,* il écrit) : En lisant ces vers à Marie, *on ne peut s'empêcher de penser* à cette autre Marie par excellence, la Vierge, celle dont il est dit dans la *Divine Comédie,* par la bouche de Béatrix : « Il est au Ciel une noble Dame qui se plaint si fort... qu'elle fléchit là-haut le jugement rigoureux. » — C'est la confiance en cette Marie qui a manqué à Cowper. Cette dévotion... l'aurait secouru et peut-être préservé. — « O Dame, dit encore Dante..., tu es si grande et tu es si puissante que vouloir une grâce et ne point recourir à toi, c'est vouloir que le désir vole sans ailes. »

Ceci est très beau certainement [2]. La main qui a tracé ces lignes trahit une émotion touchante : mais c'était en 1854 (t. XI des *Causeries*). Et ceci

[1] L'accusation d'athéisme formulée au Sénat contre Renan n'était que trop fondée, puisque le mot Dieu n'est pour Renan que le signe représentatif de toutes les belles et suprêmes idées que l'humanité conçoit ; Sainte-Beuve lui-même, à propos de Renan, n'ose parler que de « déisme latent » (article sur *Essais de morale et de critique* et autres ouvrages de Renan, 29 juin 1862, *Nouv. Lundis,* II, p. 405-6).

[2] Menu : Potage au tapioca, truite saumonée, filet au vin de Madère, faisan truffé, pointes d'asperges, salade, parfait de café, dessert. — Vins : Château-Margaux, Nuits, Musigny, Château-Yquem, Champagne.

Voir, sur cette question, *Sainte-Beuve, Souvenirs et indiscrétions,* publiés par son dernier secrétaire (40 pages y sont données au « dîner du Vendredi-Saint »), in-12, Paris 1872.

[3] Inutile de parler longuement des débauches de ses dernières années. Elles furent crapuleuses. — Sur son manque total de retenue vis-à-vis des femmes, voir le trait raconté par M. Choisy, p. 272-277. Une dame de province s'était mis en tête de faire de Sainte-Beuve (qu'elle n'avait jamais vu) quelque chose comme un père, presque un père spirituel (c'est un travers où s'égarent beaucoup d'imaginations féminines, quand un écrivain est de leur goût et semble répondre à leurs aspirations). Elle arrive à Paris. Dès la seconde entrevue, Sainte-Beuve lui fait une déclaration d'amour. Elle, un peu surprise : — « Mais, comment m'aimez-vous ? » Lui : « Comme... comme... comme on aime une femme. » Elle se récrie, et le critique se résigne à rebrousser chemin, à se contenter d'un amour platonique auquel il était bien incapable de comprendre quelque chose.

M. Choisy (qui, somme toute, lui est plutôt sympathique) conclut :

« Il a, en fin de compte, renoncé à la foi, non pas, pensons-nous, parce que le fond de son cœur était antichrétien, mais parce qu'il croyait plus à la réalité des joies intellectuelles ou sensuelles qu'à la réalité des joies spirituelles. »

[1] M. Victor Giraud renchérit encore : — « Je sais un évêque français, dit-il, dont la vocation sacerdotale a été sinon déterminée, tout au moins *cristallisée* par la lecture du délicieux article de Sainte-Beuve sur l'abbé Gerbet. Le Sainte-Beuve des *Lundis* apologiste et convertisseur ! il faut convenir que voilà un assez beau cas de dédoublement moral » (*Revue des Deux Mondes,* 15 oct. 1919). — S'il n'y avait que des cas de ce genre, le chapitre des dédoublements pourrait disparaître de la psychologie.

[2] M. Bremond donne deux autres références, *Nouv. Lundis* II, p. 281 et III, p. 415 : ce sont deux allusions très rapides, l'une à la prière à la Vierge, l'autre à « l'ordre de charité » instauré dans le monde moral par le christianisme. Encore la première est-elle mise par Ste-B. sur les lèvres d'un ami. Et toutes deux sont de 1862.

prouve que la grâce n'a point manqué à Sainte-Beuve, et la plus efficace des grâces, la grâce de la dévotion à Marie, — qu'elle a continué longtemps à frapper à la porte de son cœur, à lui rappeler les souvenirs, les impressions de son enfance pieuse, de sa jeunesse point encore irrémédiablement perverse... Dieu veuille que le malheureux n'ait point fermé son cœur à l'appel suprême !

M. Bremond, dans une note finale, dit : « J'ai laissé de côté le « banquet du Vendredi-Saint, » auquel Sainte-B. assista, en compagnie de quelques libres et « joyeux » penseurs, parce qu'il ne me semble pas que cette déplorable aventure gêne les conclusions que je propose. Nous savons en effet, désormais, qu'il n'y avait pas eu préméditation sacrilège. Puis Sainte-B. sentait fort bien qu'il n'aurait pas dû se trouver là, mais le respect humain l'emporta chez lui. Au reste je me suis interdit, autant que possible, pour bien des raisons, de parler de sa vie privée, et notamment du problème plus que gênant sur lequel M. Barthou vient de nous apporter des lumières nouvelles. »

Vie privée ? Mais qu'y a-t-il de plus « vie privée » que la question même qui fait l'objet du travail de M. Bremond, la question de ce qui restait de sympathies catholicisantes dans l'ultime tréfonds de la conscience de Ste-B. ? L'aventure Hugo doit entrer en ligne de compte ici, puisque c'est Ste-B. lui-même qui l'a versée au dossier et qui par testament a déclaré vouloir qu'elle « ne périsse pas » pour la postérité. — Vie privée aussi que le dîner du Vendredi-Saint ; mais la conscience publique a le droit et le devoir de s'occuper d'un dîner de ce genre, auquel assistent des hommes publics tels que Ste-B. sénateur de l'Empire, Renan professeur au Collège de France, et le Prince Napoléon. Ste-B. y « assista, » nous dit-on : c'est lui qui invita. On en veut faire une question de « respect humain » : à qui fera-t-on croire que le respect humain aille jusque-là, même chez ceux de nos gens qui en sont les pires victimes ? On nous dit que Ste-B. « sentait fort bien qu'il n'aurait pas dû se trouver là » : il était chez lui, pourtant ! Voir d'ailleurs les lettres publiées par Troubat dans le livre susmentionné et où Ste-B., loin de plaider respect humain ou circonstances atténuantes quelconques, se glorifie que « notre innocent Vendredi » soit « un de ces petits jalons » qui marquent « de temps en temps le retrait des religions en décours. » (Lettre du 19 avril 1868, à Villemot, pour le remercier de son « spirituel et amical article » du *Figaro* sur le dîner).

M. Bremond ajoute : « A mon avis, de telles questions relèveraient plutôt de l'Académie de Médecine » : on ne s'attendait guère à voir invoquer une intervention de la médecine en ces « questions », pas plus en la question du dîner qu'en la question Hugo, question de luxure à froid s'il en fut. La médecine peut avoir son mot à dire en certains cas de ce genre ; mais le sens moral d'abord.

L'impression des contemporains honnêtes a été noblement traduite par les paroles que prononça, à la rentrée du Sénat qui suivit les obsèques (décembre 1869), Rouher, alors président du Sénat (et qui n'était pas d'un cléricalisme trop foncé) :

Aucun de nous, MM., dit-il, n'a assisté officiellement aux obsèques de M. Sainte-Beuve. Les dernières volontés du mourant avaient écarté de sa tombe tout apparat : elles en avaient même éloigné les solennités et les prières de la religion.

Cette volonté a eu un retentissement trop considérable pour que j'aie pu céder au désir intime que j'avais de ne pas la rappeler.

Ah ! oui, il convient au peu que nous sommes de quitter cette terre modestement et sans bruit ; mais pourquoi, parvenu au terme, marquer son départ par une suprême témérité ?...

Ne jugeons point ces choses, MM. ; toutefois, hâtons-nous de dire que l'exemple en est rare dans notre société. Ceux-là mêmes chez lesquels le sentiment religieux était resté longtemps assoupi le réveillent au soir de la vie et lui demandent le courage de l'adieu et ces confiances sublimes qui couronnent la vie de l'homme de bien.

VI. — Il y a le cas Baudelaire (1821-1867). On a célébré, en 1917, le cinquantenaire de sa mort ; en 1921, le centenaire de sa naissance. Où s'arrêtera-t-on, et que ne fera-t-on pas pour Baudelaire ? [1] Cet homme, sans gloire de son vivant, et dont la renommée ne s'est levée que très tardivement sur sa tombe, on en est venu à le proclamer l'un des deux ou trois plus grands poètes du XIXe siècle, voire le plus grand, celui dont l'influence est appelée à rester la plus profonde sur la postérité, celui qui est peut-être le plus lu dès aujourd'hui : « Il n'en est pas (des poètes du XIXe siècle) dont le public ait autant d'ampleur, de variété et d'épaisseur que les *Fleurs du mal.* » (A. Thibaudet). — « En vérité, depuis Virgile, il n'a été écrit dans aucune langue des vers plus beaux et plus virgiliens. Et la pire offense qu'on ait faite au génie de Baudelaire a été de croire qu'on pouvait l'imiter. Cette imitation n'a tenté que des âmes triviales et si basses qu'elles ne se sont même pas aperçues de la distance infinie qui les séparait de cet aristocrate souverain. » (A. Poizat).

On a fait mieux. On l'a proclamé poète catholique. Et ce sont des catholiques qui nous font honneur de cette recrue, des catholiques de la candeur d'un François Mauriac, des catholiques comme A. Poizat, qui dit qu' « il est très vrai qu'il n'y a pas eu au XIXe siècle un seul poète de mentalité aussi profondément catholique que Baudelaire ni qui ait été plus croyant que lui ». Déjà Bourget, dans ses *Essais*, avait noté la profondeur du pli chrétien chez Baudelaire. Et c'est le grand poète chrétien qu'est Louis Mercier qui naguère présentait au public des lecteurs jeunes et honnêtes un **Baudelaire choisi** en 2 vol. [2]. Cette année même,

[1] Sur Baudelaire, voir articles publiés par L. de Mondadon, *Etudes*, 20 fév. 1921 ; Alfred Poizat, *Correspondant*, 25 août 1917 ; Angot des Rotours, *Correspondant*, 10 avril 1921 ; Albert Thibaudet, *Revue de Paris*, 15 avril 1921 ; André Fontainas et John Charpentier, *Mercure de France*, 1er et 15 avril 1921 ; Pierre Flottes, *Revue de la Semaine*, 15 et 22 avril 1921 ; — Jacques Boulenger (co-directeur de la *Revue de la Semaine*), *Opinion*, 12 avril.

[2] Deux vol. in-16 de 312 et 264 p., à 10 f. l'un (sur papier de luxe, édition de la *Bibliothèque des Jeunes Bibliophiles*, Lyon, Lardanchet, rue Président-Carnot, 10). Un volume est donné à la *Poésie*, un à la *Prose*. En tête du volume *Poésie*, une *Introduction biographique et critique* de Louis Mercier (p. 1-43) qui est un morceau superbe de psychologie et de critique. L. Mercier a rendu là très grand service. Il faut bien qu'on nous mette à même de lire Baudelaire dans une anthologie, puisqu'il n'est pas possible de le lire dans son texte.

un Genevois, M. Gonzague de Reynold, dans un fort beau livre, s'est plu à reconstruire les *Fleurs du mal* sur le modèle de la *Divine Comédie :* le recueil, d'après lui, serait né d'une vision analogue à celle de Dante, ou du moins il traduirait une conception analogue à celle de Dante : il pourrait s'appeler la *Divine Comédie* de l'homme moderne, et l'on ne saurait nier que M. de Reynold déploie la plus ingénieuse virtuosité à regrouper, à enchaîner les fragments épars, de façon à former une suite logique.

Or, il est entendu que les *Fleurs du mal,* le grand livre de l'auteur [1], sont une œuvre infecte. Elles seraient le dernier mot de l'obscénité si le dernier mot était jamais dit en pareille matière. Elles ont été condamnées par les tribunaux, qui n'en ont toléré qu'une édition allégée de six pièces. L'impiété aussi, le blasphème, y coule à pleins bords : applaudissement donné à l'Apôtre parce qu'il a renié Jésus (Jésus qu'il veut bien proclamer « des dieux le plus incontestable »), refus haineux lorsque l'ange ouvre au pécheur la voie royale de l'amour, invocation à Satan, le plus beau des êtres, le père adoptif des réprouvés, ironie contre Dieu, mauvais père qui a déshérité ses enfants... C'est le livre du « caïnisme », du « satanisme ». — Quel mystère est ceci ?

Quelques dates biographiques : né à Paris le 9 avril 1821, d'un vieillard sexagénaire ; orphelin de père à cinq ans (février 1827) : sa mère se remarie l'année suivante et épouse (1828) le chef de bataillon Aupick (plus tard général et sénateur de l'Empire). Ce second mariage découronne à jamais la mère aux yeux de son enfant, qui aura toujours son beau-père en horreur. Education dès lors très abandonnée ; corruption précoce : jeune collégien, il rime des polissonneries qui font frémir. Il souffre horriblement du détraquement de son système nerveux, que viennent aggraver le haschisch, l'opium, ce qu'il a lui-même appelé les « Paradis artificiels. » Il ne paraît pas avoir connu d'autre forme de l'amour que celui qui roule son flot dans la rue parisienne. Une mulâtresse stupide, vicieuse, alcoolique, Jeanne Duval, est la compagne de sa vie, l'inspiratrice de quelques-uns de ses plus beaux poèmes. Il vit (péniblement) des subsides que lui alloue sa mère. Il publie en 1857 ses *Fleurs du mal,* qui représentent dix-huit années de travail sans cesse repris et remis sur le métier. Il commence une traduction d'Edgar Poe. Il s'avise, vers 1864, d'émigrer en Belgique, sans qu'on y voie l'ombre d'un motif raisonnable. Frappé de paralysie au cours d'un voyage à Namur (fin mars 1866), on le transporte à Paris dans une maison de santé, où il attend plus d'un an la fin de ses atroces tortures. Dès le premier jour il avait perdu la mémoire des mots, en sorte que, durant tous ces longs mois, il se trouva hors d'état d'exprimer sa pensée, se bornant à redire indéfiniment ces quelques syllabes : *Non, cré non, cré non !* Mais il avait sa connaissance ; il donna tous les signes de repentir, et fit une mort chrétienne (31 août 1867).

Veuillot le lendemain *(Univers* du 2 septembre) lui consacrait ces lignes révélatrices d'une bien ouverte sympathie :

> Ses pensées du fond de l'âme valaient mieux que celles qu'il a montrées... Le frivole désir d'étonner lui a ouvert un abîme où sa santé s'est perdue, où sa raison a failli périr. Il a joué, nous ne dirons pas sérieusement, mais on pourrait dire héroïquement le personnage de son imagination, souvent contre sa propre nature... Sa fin console ceux qui le connaissaient mieux qu'il ne voulait se connaître, le plaignaient, le condamnaient et ne cessaient pas de l'aimer.

« Le désir d'étonner », dit Veuillot... Ce fut la manie de Baudelaire, sa seule consolation presque, de mystifier le monde, même ses plus intimes amis. C'était le programme aussi de Flaubert : « Epater le bourgeois ». C'est le programme de tous les déséquilibrés, des impuissants de tous les siècles, qui croient avoir besoin de l' « épatement » pour percer, qui n'ont pas l'esprit assez sain pour comprendre que la simplicité, le naturel est le premier des dons, que « chacun, pris dans son air, est agréable en soi », que « les plus belles choses du monde sont celles que chacun croit qu'il aurait pu faire ». C'est le travers de beaucoup de gens qui n'en sont pas plus poètes pour cela, voire qui perdent à cette manie le sens du ridicule. Qui de nos confrères n'a rencontré de ces personnes qui se plaisent à vous débiter des horreurs, voire des blasphèmes, à se charger de tous les forfaits imaginables, uniquement pour étonner, ce qui est une manière de se rendre intéressantes ?

Nous avons, nous, pour donner quelque sympathie à Baudelaire, ses notes posthumes, sa correspondance. Veuillot, qui n'avait rien de tout cela, l'a jugé, dès son vivant, avec la faveur que l'on vient de voir. Et pour qu'un chrétien comme Alfred Poizat, pour qu'un poète et un critique de la taille d'Alfred Poizat vienne nous dire aujourd'hui que Baudelaire « fut catholique », qu' « il le fut non seulement en tant que poète, et par une

Baudelaire, dit L. Mercier, est « maintenant un classique comme Virgile, comme Racine, comme Chénier, comme Hugo » ; et Hugo, comme Chénier, et comme beaucoup d'autres, même des plus sympathiques (tels Lamartine ou Musset), ne se lisent qu'en anthologies. A ceux qui vont criant que c'est là une mutilation infligée au génie, L. Mercier répond que c'est une « servitude » inséparable de la gloire d'être « classique » :

« Dès lors que l'œuvre d'un écrivain cesse d'être une chapelle accessible aux seuls initiés pour s'ouvrir, large temple, à la dévotion de la multitude, il faudra que certaines de ses beautés restent voilées aux yeux qu'elles pourraient scandaliser, et surtout aux âmes qu'elles pourraient corrompre ! Car maintenant, ô Poète, que vous n'êtes plus qu'une âme, vous savez mieux que nous le prix d'une âme et que sa conservation exige certaines prudences. »

En règle générale, L. Mercier ne mutile pas. Il a préféré éliminer les poèmes qu'il ne pouvait reproduire plutôt que de publier des pièces mutilées. Il n'a fait d'exceptions — rares — que pour des pages particulièrement importantes de l'œuvre du poète.

[1] Il a écrit encore une petite série de *Poèmes en prose ;* des *Salons,* des Essais critiques (sur les musiciens, les peintres, les poètes de son temps) extrêmement riches d'idées ingénieuses et fécondes, de jugements décisifs ; une traduction de cet Edgar Poe en qui il avait eu la joie de découvrir un génie étrangement apparenté au sien (sur Poe, voir *Ami* 1913, p. 433-438). — Vingt ans après sa mort, on a commencé à publier sa *Correspondance* et des notes intimes (1887 ; de nouveaux recueils ont paru en 1906 et 1908 ; ses *Lettres à sa mère* ont paru pour la première fois dans *Revue de Paris,* 15 août, 1er et 15 sept., 15 oct. et 1er nov. 1917). Les deux plus intéressants pour nous de ces recueils sont : *Fusées,* et *Mon cœur mis à nu.*

nécessité congénitale à son génie, il le fut encore librement et par une adhésion totale de sa raison, contraire en cela à Théodore de Banville qui, bon croyant dans son intimité familiale, maudissait innocemment sa religion dès qu'il écrivait en vers et pleurait les dieux de l'Olympe », il faut donc vraiment qu'il y ait quelque chose de chrétien en cet homme.

Ce qu'il y a de chrétien en lui, c'est la foi au péché originel, la hantise d'une « dégradation physique et morale » sans laquelle rien ne s'explique. Le monde lui apparaît tout corruption, — corrompu et corrupteur, — soumis aux puissances du mal. L'homme sert d'enjeu aux principes adverses. Partagé entre les tendances contradictoires, né pour le bonheur, sollicité par de nobles instincts, mais tenu et détourné par le besoin de satisfactions immédiates, il aspire à l'air pur des sommets et en même temps il éprouve le vertige du gouffre. Chacun porte en soi, comme un Lucifer provocateur, l'esprit de révolte. Le péché nous investit ; il pénètre et infecte l'organisme. On le retrouve là même où l'on s'y attendait le moins. Il n'est pas jusqu'au rire, en apparence innocent, qui ne témoigne d'un trouble profond et d'une grande misère par ce qu'il implique d'ignorance et de faiblesse (théorie qui est celle de nombreux philosophes, pour qui tout rire procède de l'ignorance : cf. La Bruyère : « La moquerie est souvent indigence d'esprit »).

La grande hérésie, pour Baudelaire, c'est la négation du péché originel : « Toutes les hérésies actuelles, écrit-il à Toussenel, ne sont que la conséquence de la grande hérésie moderne : la suppression de l'idée du péché originel ». Et l'on démontre en effet, en théologie, comment, au fond du libéralisme, de toutes les formes de l'erreur libérale, il y a, pratiquement, la négation ou l'oubli du dogme du péché originel. — « La nature entière, écrit-il encore, participe du péché originel [1]. »

Comme il croit au diable aussi ! — « De tout temps, écrit-il à Flaubert, j'ai été obsédé par l'impossibilité de me rendre compte de certaines actions ou pensées soudaines de l'homme, sans l'hypothèse de l'intervention d'une force méchante et extérieure à lui. Voilà un gros aveu, dont tout le XIXe siècle conjuré ne me fera pas rougir. » Il s'indigne que l'on affecte de croire en Dieu et de ne pas croire au diable. Il estime qu'on sent la présence du diable plus que la présence de Dieu, ce qui est vrai pour lui sans doute, mais n'est pas en tous cas l'indice d'une âme unie à Dieu.

Et voilà : pour réveiller chez ses contemporains la foi au diable et au péché originel, il se met à leur exhiber les prouesses du diable, les méfaits du péché originel. Et pour que sa démonstration soit plus expressive, il corse ses exhibitions... Encore si le remède suivait le mal ! si de cette pourriture germait la transfiguration ! Mais non ! c'est un Dante (puisque Dante on veut qu'il y ait) à qui a manqué la Béatrice qui l'aurait introduit et installé au Paradis, — un Dante qui connaît surtout l'Enfer et quelques lueurs du Purgatoire, un Dante qui n'a pas seulement, comme l'autre, vu et raconté l'Enfer et le Purgatoire, mais qui les a vécus et qui a demandé à ses Béatrices coureuses de mauvais lieux « non le chemin du Paradis, mais l'accès à des voluptés, à des fièvres toujours nouvelles. » (L. de Mondadon).

Et pourtant, il n'a pas tourné le dos définitivement au Paradis ; il en a la nostalgie ; il s'épanche en strophes d'un accent presque évangélique sur l'excellence de la charité *(le Rebelle)*, sur le prix du temps *(l'Horloge)*, sur la béatitude des larmes et la fécondité de la souffrance surtout *(Bénédiction) :*

Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés !
Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.
Je sais que la Douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut, pour tresser ma couronne mystique,
Imposer tous les temps et tous les univers.
Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre,
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair.
Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur [entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs !

Il est symboliste ; il ne voit dans le monde extérieur que des symboles et des images du monde intérieur. Chiens ou loups, chats ou moutons, pourceaux ou bœufs sont des représentations figurées des diverses espèces d'hommes, des idéogrammes animés et vivants : — « La nature est un verbe, une allégorie, un moule, un repoussé... J'ai pensé bien souvent que les bêtes malfaisantes et dégoûtantes n'étaient peut-être que la vivification, corporification, éclosion à la vie matérielle des mauvaises pensées de l'homme, » dit-il dans une lettre à Toussenel, qu'il loue pour cette phrase : « Chaque animal est un sphinx. » Et il écrit ces vers superbes :

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers,
Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité...
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Ainsi le monde pour lui n'est qu'une allégorie ; les univers ne valent que pour ce qu'ils signifient, signes à interpréter, symboles de la vie morale, inscriptions que Dieu a donné à déchiffrer à

[1] Voyez encore sa définition de la civilisation :
« La vraie civilisation, dit-il, n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, mais *dans la diminution des traces du péché originel.* »

l'homme, ample parabole dont le sens profond concerne les rapports éternels de Dieu à l'homme[1].

Dieu ! il l'a connu jadis, il l'a fréquenté, il a conversé avec lui, enfant mystique, innocent et simple. Il le regrette toujours, Dieu, « l'éternel confident dans cette tragédie dont chacun est le héros. » — « Il n'y a d'intéressant sur la terre que les religions. » Usé de souffrances et las de poursuites vagabondes, il rêve d'un sûr abri où l'on possède le bonheur. Le but manquât-il, l'effort vaudra du moins comme discipline. Car l'homme cherche son complément hors de soi ; il tend par l'amour à un centre invisible. Ce qui l'attire, c'est à la fois le bien et le mal, en qui nous voyons des êtres subsistants. — « Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations simultanées, l'une vers Dieu, l'autre vers Satan. » Il faut choisir : « L'invocation à Dieu, ou spiritualité, est un désir de monter en grade ; celle de Satan, ou animalité, est une joie de descendre...[2] Celui qui s'attache au plaisir, c'est-à-dire au présent, me fait l'effet d'un homme roulant sur une pente, et qui, voulant se raccrocher aux arbustes, les arracherait et les emporterait. » Et ces formules, qui ont saveur de blasphème, mais qui sont peut-être des arguments *ad hominem* à l'adresse des agnostiques : « Quand même Dieu n'existerait pas, la religion serait encore sainte et divine » (par ses fruits). — Terme idéal du désir, « Dieu est le seul être qui, pour régner, n'ait pas besoin d'exister » (c'est précisément parce qu'il existe, qu'il est le seul Etre par soi-même, la plénitude de l'Etre sans limite, — c'est pour cela qu'il attire tout à lui).

Il a parlé surtout de la prière. Il proteste contre Renan, qui « trouve ridicule que Jésus croie à la toute-puissance, même matérielle, de la Prière et de la Foi. » — « Pour lui, au contraire, que ses expériences sensuelles et l'abus des excitants prédisposent, dit le P. de Mondadon, à chercher sous l'action en quelque sorte mécanique ou physiologique des images et des idées le remède à son déséquilibre intérieur, il comprend l'efficace des signes par où l'Eglise atteint l'homme tout entier, le corps aussi bien que l'âme, et l'âme à travers le corps. » Il croit à une « dynamique » morale ; et « les sacrements sont les moyens de cette dynamique. » De même, indépendamment de la Réalité qu'elle suppose, la prière peut servir, par la contrainte qu'elle impose, à transformer l'individu. — « Il y a dans la prière, dit-il, une opération magique. La prière est une des grandes forces de la dynamique intellectuelle. Il y a là comme une récurrence électrique. » Le mouvement des lèvres, les gestes, ce que l'orgueil raisonneur méprise, il l'exalte comme eût fait Pascal et pour des raisons identiques : — « Le chapelet est un médium, un véhicule. » — « La prière est un réservoir de forces... Une sagesse abrégée. Toilette, prière, travail... Prière : charité, sagesse et force. » Il la voudrait presque continue : « Connais donc les jouissances d'une vie âpre, et prie, prie sans cesse. » — « L'homme qui fait sa prière le soir est un capitaine qui pose des sentinelles. Il peut dormir. »

Et, à côté de cela, des blasphèmes, des hymnes à la chair, des gloses effroyables du *Coronemus nos rosis antequam marcescant.* Mais comme tout ceci semble affectation, pose, ostentation, tandis que ses beaux vers, ses vers simples, ses grands pensers, ceux qui nous rendent vraiment le son de son âme en ses profondeurs, sont ceux qu'il a laissés jaillir, à certains jours trop rares, de son fonds chrétien ! Et il a eu du moins, en ses égarements, le courage d'avouer sa défaite. — « Il n'a pas collaboré, dit le P. de Mondadon, au mensonge romantique qui met dans les transports de la passion l'essence du bonheur. Il a peint le vice avec ses misères. Ce qu'il nous offre, c'est une page terrible du grand livre de la justice. »

M. Poizat résume ainsi les caractéristiques de Baudelaire :

1° Une nature exquise, précocement viciée au moral d'abord, au physique ensuite, d'où, chez lui, la ruine du sentiment compensée par un affinement cérébral extrême ; 2° une grande aristocratie d'âme, qui ne fut pas altérée, mais plutôt aiguisée par le double virus ; 3° une foi chrétienne indéracinable, quoiqu'un peu durcie par un jansénisme probable, d'où une tendance au désespoir et au mauvais mysticisme, celui qui, supprimant l'amour de Dieu, lui substitue la crainte et favorise la familiarité avec l'idée du démon et le satanisme ; 4° la culture passionnée de son hystérie, comme s'il eût voulu en faire littérairement commerce ; 5° un certain histrionisme et cabotinage néronien, tenant à ce qu'au lieu de rejeter hors de lui, dans des œuvres d'art, dramatiques ou romanesques, les héros qu'il était fait pour créer et qui erraient en son imagination, il se complaisait en eux, les mêlait à sa vie et les jouait plus ou moins inconsciemment ; 6° un goût très vif pour les questions de métaphysique et de théologie ; une vie intérieure si absorbante, qu'elle le détournait de regarder au dehors et d'aimer les spectacles de la nature, en qui il dédaignait les réalités pour n'en goûter que les emblèmes, d'où son *symbolisme* à la fois instinctif et raisonné ; 7° un style de grand prosateur en vers.

De ces caractéristiques, les unes résultent de ses qualités natives, de la délicatesse de ses organes nerveux et mentaux, de sa distinction originelle, de sa tendance à la vie intérieure, à la méditation, au rêve ; — les autres représentent les altérations morbides de sa sensibilité et le précoce déplacement d'équilibre, résultat de la faute ; — le reste est le produit normal des circonstances...

Son livre est de ceux qui apportent un témoignage

[1] Et l'on sent l'abîme qu'il y a entre ce symbolisme, — symbolisme authentique, — et la morbide religion romantique de la Nature. Il écrit lui-même :

« Mon cher Desnoyers, vous me demandez des vers pour votre petit volume, des vers sur la *Nature*, n'est-ce pas, sur les bois, les grands chênes, la verdure, les insectes, le soleil, sans doute ? Mais vous savez bien que je suis incapable de m'attendrir sur les végétaux, et que *mon âme est rebelle à cette singulière Religion nouvelle*, qui aura toujours, ce me semble, pour tout être *spirituel* (c'est lui qui souligne), je ne sais quoi de *shocking*. Je ne croirai jamais que *l'âme des Dieux habite dans les plantes* (souligné par lui), et, quand même elle y habiterait, je m'en soucierais médiocrement, et considérerais la mienne comme d'un bien plus haut prix que celle des légumes sanctifiés. J'ai même toujours pensé qu'il y avait dans la *Nature* florissante et rajeunie quelque chose d'affligeant, de dur, de cruel, — un je ne sais quoi qui frise l'impudence. » (Evidemment ! il trouve que la nature n'a pas l'air de souffrir assez du péché originel !).

[2] L'autre jour, à propos d'un procès pour cocaïnomanie, le chroniqueur judiciaire du *Figaro* citait ce mot de Baudelaire : « Il faut toujours être ivre. De vin, de poésie, de vertu. A votre guise. Mais enivrez-vous ! » Même sous cet accent superficiel de colère et de désespoir, comme on sent, ici, que son « choix » est fait, ou du moins, dans quel sens il *voudrait* le faire !

essentiel sur la civilisation au milieu de laquelle ils sont nés ; et il en est peu, au cours des âges, qui aient atteint une pareille signification et soient plus irremplaçables...

Quel ton grave et d'outre-tombe, quel lyrisme reproduisant la majesté de certaines antiennes liturgiques, quels accents de détresse, quels appels vers Dieu, suivis de quelles ironies démoniaques ! C'est comme les fragments d'une dispute solennelle entre les Anges, les Démons et l'Homme ! d'un nouveau livre de Job, dont manqueraient les feuillets consolants et vraiment divins. C'est un chant mystique incomparable sur la désolation d'une âme noble envahie par le péché, l'esprit du mal et la mort...

C'est le livre du péché, c'est le livre de l'homme de péché...

VII. — M[me] Margueritte Marie intitule **Le Roman d'une grande âme** une étude qu'elle vient de consacrer à **Lamartine,** in-8 écu de 372 p., 10 f., Plon. C'est un titre contre lequel nul ne protestera. C'est une étude d'ensemble sur la vie et l'œuvre de Lamartine, une étude toute de sympathie et d'admiration, qui s'attache surtout aux beaux côtés. Mais les beaux côtés sont si amples chez Lamartine ! N'est-il pas tout en beaux côtés, même dans ses utopies politiques et sociales, que notre auteur ne voile pas et dont elle fait sagement remonter pour une part la responsabilité à Lamennais « le faux prophète » ? Elle est un peu indulgente pour *Jocelyn,* un peu indulgente d'ailleurs en général pour les tonalités sentimentales de son poète ; mais c'est là une vue qui lui est commune avec toutes les femmes, et même avec nombre de critiques masculins. Bref, elle le proclame « le plus grand poète du temps et peut-être de tous les temps. » Elle dit cela à sa page finale; et quand on vient de la suivre tout le long du volume, on se prend à songer que ce pourrait être vrai. Elle ajoute :

« Cet homme unique peut-être dans l'histoire du monde, que les joies terrestres n'avaient pu satisfaire, attendait l'heure de la félicité suprême !

C'est qu'il t'aimait, Seigneur, sans mesure et sans doute...

« Comme le soir tombait doucement, il s'endormit dans le Christ...

« O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe ! »

Sur la religion de Lamartine, voir *Ami* 1913, p. 1041-8 ; 1914, p. 49-56, p. 193-8.

VIII. — Quand mourut l'an dernier le général Leman, le héros belge dont l'indomptable résistance à Liège (4-15 août 1914) a paralysé l'effort allemand et pulvérisé le plan de nos ennemis, ce nous fut à tous une douleur d'apprendre que ses funérailles étaient purement civiles. Une notice biographique signée Louise Ganshof van der Meersch [1] nous confirme qu'il avait perdu la foi d'assez bonne heure. Il était né à Liège en 1851, fils d'un officier d'artillerie et petit-fils d'officiers de Waterloo (dont l'un avait, à treize ans, suivi un régiment de hussards français qui traversait Liège). Dès l'enfance, sa vocation se révèle militaire. Il raconte qu'il disait souvent à son grand-père : « Bon papa, montre-nous tes blessures, » — « et je restais béant d'admiration. Mon imagination d'enfant évoquait les guerres sanglantes et glorieuses. » Orphelin de père à treize ans, il entre premier, à seize, à l'Ecole militaire, en sort premier (1869) ; capitaine en 1872 ; attaché cette même année à Brialmont comme ingénieur pour l'élaboration de ses projets de forts ; Brialmont l'envoie ensuite à l'Ecole Militaire, où il passe trente-deux ans comme répétiteur, professeur, directeur, commandant de l'Ecole. Le 10 janvier 1914, Broqueville, ministre de la Guerre et président du Conseil, le nomme commandant de la III[e] division d'armée et de la place de Liège. C'est là que, sans souci des observations et des menaces, sans souci non plus de la disgrâce dont son œuvre peut être frappée s'il échoue, il déploie, au cours des six mois qui suivent, une activité fébrile pour mettre, avec un minimum de moyens en sa possession, la place de Liège dans le meilleur état de défense possible.

Le 2 août au soir, ultimatum de l'Allemagne à la Belgique. Le 4 août, les Allemands passent la frontière. Leman dispose de 30.000 hommes pour couvrir la place. Il inflige aux Allemands, au sanglant combat de Rabozée, des pertes importantes ; mais ce sera son éternel regret de n'avoir pas à ce moment les réserves nécessaires pour poursuivre l'ennemi et tirer parti de son splendide succès. Il frémissait de colère en disant la rage qui s'empare d'un chef devant une impuissance aussi cruelle.

Le 6 août, attentat de la rue Ste-Foix, où sont les bureaux de l'état-major : un espion allemand y pénètre et manque tuer le général. Celui-ci fixe au fort de Loncin son poste de commandement, « exemple de résolution et de sacrifice que la postérité retiendra comme un acte de pur héroïsme, » disait naguère le roi Albert à l'Ecole Militaire : le fait de s'enfermer à Loncin implique en effet, pour tous les forts, l'ordre immuable de tenir et de résister jusqu'à l'ultime limite.

Mais l'Allemand amène son artillerie de siège. Les uns après les autres, les forts sont démolis. Loncin tient le dernier : le 15 août, un choc effroyable le secoue : Leman monte sur le glacis, ramasse un morceau de projectile, reconnaît un éclat d'obus de 420. Il sait que les forts n'ont pas été construits pour résister à des projectiles de cette puissance ; donc, plus d'illusions à se faire. Une série d'obus de même calibre frappent le fort ; le dernier met le feu au magasin aux poudres : le fort saute, et on ramasse Leman évanoui, gravement blessé, le corps couvert de brûlures.

Sa première parole, quand il reprit connaissance, fut pour demander que le rapport relatant sa captivité mentionnât qu'il avait été fait prisonnier hors d'état de combattre. Le 18, on l'emmenait en Allemagne. Il partait avec la conscience du devoir accompli jusqu'à l'ultime limite des forces humaines, avec la conscience aussi du succès : car les Allemands, qui, quand ils ouvraient le feu le 4 août, comptaient enlever la place en 6 heures, n'ont jamais pu regagner les 12 jours que Leman leur fit perdre. En Allemagne, on l'interne à Magdebourg. Au mépris de tous les usages de la guerre, on le tient au secret pendant des mois : c'est seulement en février 1915 qu'il apprend

[1] Parue dans *Flambeau* du 31 mai 1921, p. 20-47. Le *Flambeau* est une « Revue belge des questions politiques et littéraires » qui paraît tous les mois à Bruxelles, libr. Lamertin (dépôt à Paris, libr. Berger-Levrault, 3 f. le fascicule en Belgique, 3 f. 50 en France et à l'étranger).

la victoire de la Marne. On le transfère (avril 1915) à Blankenburg (près Berlin), où il reste jusqu'en décembre 1917. Sa santé ébranlée achève de s'y dissoudre. Il sait que sur une simple demande on le remettrait en liberté. Cette demande, il ne la fera pas ; il reste, parmi les officiers ses compagnons de captivité, l'âme de la résistance passive, comme il fut à Liège l'âme de la résistance active. Cependant, fin novembre 1917, son état donne de sérieuses inquiétudes ; ses geôliers craignent une fin tragique, et d'eux-mêmes lui rendent la liberté (9 décemb. 1917). On le retient dix jours encore à Heidelberg ; puis il gagne la Suisse, passe un mois à Berne, arrive à Paris le 1er février 1918, suit des semaines et des mois le traitement que lui impose maternellement la reine Elisabeth, rejoint le roi à La Panne le 9 nov. 1918, rentre avec lui à Bruxelles le 22, à Liège sa ville natale et la ville de sa gloire le 30. C'est à Liège qu'il s'éteint, le 17 octobre 1920, après quelques jours de maladie (pneumonie).

Leman, lorsqu'il évoquait les heures tragiques du 15 août 1914, disait avec une émotion profonde l'enthousiasme des artilleurs durant cette lutte acharnée, leurs cris de « Vive le Roi ! » à chaque coup de canon :

La veille du 15 août, écrit-il, la mort était proche, les hommes le savaient. Les misérables paroles humaines devenaient impuissantes. Il fallait à ceux qui allaient mourir un plus haut aliment : *ceux qui croyaient en Dieu reçurent leur pain de vie dans un recueillement grave qui me saisit de respect ;* chacun de nous éleva son âme vers un espoir éternel. L'être humain altéré de lumière sent, aux heures tragiques, l'impérieux besoin de quelque haut et possible idéal.

Il écrivait encore (14 mai 1918), à un ami :

La mort était là, certaine ; je pensai à ma mère, à mes enfants ; ensuite je pus intégralement m'abstraire. La sérénité absolue entra en moi et y demeura. Qu'un homme est fort quand il domine la mort !

Ce n'était point un fanfaron d'incrédulité. On nous dit que les milieux catholiques, avant la guerre, le traitaient de franc-maçon, et les milieux libéraux, de jésuite. Il avait reçu une éducation catholique : comment perdit-il la foi ? On ne nous le dit pas. Il avait fait des études d'exégèse, d'apologétique ; il connaissait admirablement les Evangiles, les citait volontiers. Il estimait la foi ; il la jugeait « une force indiscutable. » Il l'enviait presque ; il proclamait « heureux et forts » ceux qui la possédaient. C'était un génie surtout mathématique ; mais la science en lui (comme chez les mathématiciens supérieurs) laissait intacte une source profonde de mysticisme. Il avait la préoccupation constante de l'inconscient, de la métaphysique. Il était travaillé d'aspirations éperdues vers l'Infini. Il vibrait avec une force extraordinaire à toute manifestation du Beau. La forêt lui inspire des pages de poète. Devant l'Océan on le voit de longues heures les traits contractés, comme plongé dans une méditation ardente. Le gothique des cathédrales l'exalte : « La vue de ces voûtes qui s'élancent vers le ciel, porte l'âme vers l'Infini. » Il n'était l'adepte d'aucune philosophie. Aucun système ne lui donnait une satisfaction pleine. Il reconnaissait une supériorité évidente au « système religieux, condensant en une seule hypothèse ce que les autres systèmes sont obligés de séparer en des hypothèses diverses. » Il a désiré des funérailles civiles, parce que, nous dit-on, ayant dans la sincérité de son âme cherché à croire et n'y étant point parvenu, il voulait rester fidèle jusque dans la mort à sa conscience.

Mystère que cette âme... Pourquoi n'a-t-il point entendu, lui aussi, le mot divin : « Tu ne me chercherais pas si tu m'avais trouvé » ?... Qu'était sa mère ? Il avait le culte de sa mère. Sa mère, après la mort prématurée du père, fut la suprême affection de sa vie, l'inspiratrice, la consolatrice, souvent le guide et le conseil : — « Je ne faisais rien sans le soumettre à ma mère ; elle avait l'intuition de ce qui était bien. » L'intuition, une de ces forces en quoi son âme idéaliste avait une foi mystique... Le jour où il atteint ses quatorze ans, il reçoit de sa mère un *Télémaque* avec cette inscription : « Avant de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre ; mais dès qu'on y est, il ne reste qu'à le mépriser. » — « Ma mère était une Romaine, » disait-il souvent. Il eut les vertus d'un Romain, les vertus qu'exaltent les historiens de Rome. Ces vertus ont leur rôle à jouer, aux jours de grandes crises ; mais il savait, mieux que personne, qu'elles ne suffisent pas. Et il en avait d'autres. Il adorait l'armée ; mais il n'était pas militariste, il détestait la morgue et la suffisance des officiers allemands. Il aimait sa patrie, mais d'un amour qui n'avait rien d'exclusif, rien d' « hostile ; » il voulait sa patrie forte, mais généreuse et accueillante, fraternelle aux autres nations. Et ce tourment de l'Infini, dont toute sa vie il semble avoir été torturé, n'est point non plus de ces vertus que l'on exalte chez les anciens Romains... Ce tourment s'est-il, au moment suprême, résolu en une illumination de joie et d'espérance ? Dieu ne nous a pas fait la consolation de le savoir avec certitude.

LITURGIE

Q. — Pour couvrir le tabernacle, peut-on se servir d'un conopée en étoffe de soie jaune recouverte de dentelle et imitant le drap d'or ?

R. — L'esprit de l'Eglise est que le conopée du Saint-Sacrement soit digne, de couleur liturgique, et n'ait point l'air d'une housse vulgaire destinée simplement à préserver le tabernacle de la poussière. La couleur jaune ne convient pas (S. R. C., 21 juillet 1855, n. 3035, ad 10). Baruffaldi recommande le blanc, comme étant la couleur du St-Sacrement.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 14 septembris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

GOUTTE *GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la*

LIQUEUR LAVILLE

Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.

COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

LE DÉCALOGUE. — Instructions courtes et familières, par feu P. Remize, licencié ès-lettres, curé au diocèse de Rodez. Ouvrage app. par S. E. le Card. Bourret. Voir *Ami* 1897, p. 1099. 2e *édition*. En vente chez le docteur Remize, à Nasbinals (Lozère)). Franco 5 fr. 5o.

MARBRERIE RELIGIEUSE

Autels, Retables, Chaires, Ex-votos, etc...
Références : Basiliques de Fourvière & de Lourdes

PLAQUES & MONUMENTS COMMÉMORATIFS

DESSINS ET DEVIS SUR DEMANDE

Société des Marbres, Pierres et Granits
Anonyme — Capital 2.000.000 fr.
23, Quai des Brotteaux, LYON
Léon GUINET, Administrateur-Directeur

Ateliers de marbrerie : *Lyon, Buxy* et *Molinges*.
Scieries de marbre : *Grenoble* et *Molinges*.
Carrières de pierres : *Buxy, Colombier, Rocheret*.
Carrières de marbres : *Jura, Pyrénées, Italie*.

Rentrée des Classes

Nous recommandons :

PETITE BIBLE ILLUSTRÉE

ou

Récits de l'Ancien et du Nouveau Testament
à l'usage de la jeunesse
par Mgr L.-C. BOURQUARD
Le volume cartonné. . **prix frs 3.50**

Récits Bibliques

abrégés
à l'usage des classes inférieures des écoles catholiques
par l'abbé A. BOUÉ
Le volume cartonné. . **prix frs 2.50**

Etablissements BENZIGER & Cie, S. A.
à STRASBOURG
29, Place de la Cathédrale, 29

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Vous éviterez complètement le **RHUME DE CERVEAU** ENFIN GUÉRI avec les PILULES de **NOBIAL** en en prenant au moindre accès. — Toutes phies ou Rengniez, phien, 56, rue de Passy, PARIS, 2 fr. 5o.

LABORATOIRES BAILLY
A. BAILLY, 17, rue de Rome, PARIS
ANALYSES
Bactériologiques — Biochimiques — Alimentaires
(diphtérie, tuberculose) (sang, urines) (laits, vins, etc.)
REACTION DE WASSERMANN. — Notices et brochures sur demande.

ENGRAIS DEROME
BAVAY (Nord)

Eclairez les églises à l'acétylène
Economie, Beauté. Références de 1er ordre

(*Appareils " Le Foyer "*)
Renommés dans le monde entier

Propositions confidentielles extrêmement avantageuses pour le Clergé français
Etablissements B. VALLET
à DONZY (Nièvre)

ANCIENNE ŒUVRE DU VIN DE MESSE
fondée par M. l'Abbé ROUS en 1871

SPÉCIALITÉ DE VINS DE MESSE
Rose et Blanc doux, Blanc sec supérieur
livrés en bonbonnes et en fûts

VINS CHOISIS DE TABLE, blanc et rouge
livrés en barriques et feuillettes

Etablissements Veuve P. OLIVER
Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales)

VINS de BORDEAUX
VINS DE TABLE, rouges et blancs — VINS FINS
COGNACS — RHUMS
« BULO RUM MONOPOLE » Spécialité de la Maison
GAUDRAP & Co, 43, quai des Chartrons, BORDEAUX
Envoi gratis du Catalogue sur simple demande

VITTEL
GRANDE SOURCE
Goutte-Gravelle-Arthritisme
Réduction à MM. les Ecclésiastiques